

La Semaine égyptienne

Hebdomadaire illustré de la vie
Artistique, Littéraire, Théâtrale, Financière et Sportive en Egypte
Organe du "Touring Club de France" section d'Egypte

VOIR
DANS
CE NUMERO



NOS DEUX
CONCOURS
A PRIMES

SOMMAIRE:

N^{os}

27

28

■

HORS TEXTES ● Y. LAEUFER, *Les Aveugles* ● R. LALOU, *Paul Valery* ● CROISIER, *Poèmes* ● M. SAUVAGE, *Conte de la folie* ● H. DALBY, *Poème* ● A.J.M., *Bernard Shaw* ● MARCELLE CAPY, *Nous nous sommes abandonnés (extraits)* ● A.A., *La Mosquée d'Ibn Touloun* ● AHMED RASSIM, *Reflux* ● A. Abel, *Les Arabes et l'Empire* ● E. DERMENGHEM, *Stances* ● Dr. LAZZARIDES, *Tel-El-Amarna* ● PAUL SALVY, *Une fête suisse* ● SINTÈS, *Croquis* ● M. VALSA, *La Poésie Représentative* ● J. MOSCATELLI, *Sonets Italiens* ● M. B. et J. MARQUES, *Notes sur quelques livres* ● E. G. CAHEN, *Sanglots* ● M., *L'Automobilisme en Egypte* ● M. B., *Chronique cinématographique* ● LA FINANCE ● ECHOS ET INFORMATIONS ● LES SPECTACLES ● CONCOURS DOTÉS DE PRIX.

P. T. 2

Septembre 1927

"La Semaine Egyptienne" est mensuelle en Juin, Juillet, Août et Septembre



Offrez une machine
à coudre
PFAFF
C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire:
C. SPIRO
Rue el Bawaki - Le Caire.

DEMANDEZ PARTOUT LE

CHAMPAGNE POMMERY & GRENÔ REIMS

Carte Blanche (1/2 Sec). — Sec (Drapeau Américain)
Extra-Sec. — Nature (Vin Brut). — Nature 1915 & 1920
(CUVÉE SPÉCIALE)

J. & H. Fleurent, Le Caire
Agents Généraux

SPÉCIALISTE:
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures
pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand
choix de Parfumerie
Ecaïlle, etc.
Articles de Toilette
en tous genres.

Maison **RUDOLPH**
EX-EUGÈNE
LE CAIRE
25, Rue Kasr - El - Nil, 25
COIFFEUR pour DAMES
SALON POUR MESSIEURS
PARIS - LONDRES
Téléphone: 4553 — Ataba

Vêtements TIRING

Le Caire - Ataba el Khadra

Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT
La seule avec ses Fabriques en Europe

COGNAC GEOFFROY

V.O., V.S.O.P. fine 1867, fine 1847.

Se trouve dans les Etablissements suivants:

**Groppi, Sault, Celestino, Parisiana, St. James,
Lemonia, Ritz, Standard Bar, et chez Fleurent.**

NATIONAL BANK OF EGYPT

Constitué aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL. Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2 550.000

Siège Social: LE CAIRE — Succursale: ALEXANDRIE

AGENCES EN EGYPTE ET AU SUDAN:

Asslout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayat, Kassala, Kének, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Said, Port-Sudan, Rod-el-Earag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tohar, Wad-Medani Zagazig, et les Succursales et Agences: ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Suef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. Le Caire, Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.

Banque Belge pour L'Etranger

SOCIÉTÉ ANONYME

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social: BRUXELLES

Succursales et Agences: LONDRES, PARIS, BUCAREST,
BRAILA, CONSTANTINOPLE, NEW-YORK, PEKIN
SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire: 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie: 10, Rue Stamboul.

Traite toutes les opérations de banque.

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.

(Ex Banque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE:
47, Rue Kasr-el-Nil, 47

Téléphones: No. 45-95
" " 29-10

Adresse Télégraphique:
"DORIBANK"

Succursale d'ALEXANDRIE:
4, Rue Adib, 4

Téléphones: No. 34-72
" " 68-86
" " 68-87

Adresse Télégraphique:
"DORIBANK"



STYLOS
WATERMAN & SWAN
Chez STAVRINOS

23, Kasr - el - Nil

“HIS MASTER’S VOICE”

K. F. VOGEL

Seul Concessionnaire de

“The Gramophone Coy. Ltd.”



Essayez le
Nouveau Gramophone
“HIS MASTER’S VOICE”
c'est la réalisation de la perfection.

*Il augmente de 50 % la sonorité du
disque et améliore la qualité du rende-
ment à un tel point que l'on croit à la
présence des exécutants.*

Une Succursale

vient d'être installée à

HELIOPOLIS

(à l'entrée de la Ville)

10, Boulevard Abbas — Téléphone No. 14-57 Zeitoun

LE CAIRE

Rue Maghraby (Imm. Continental-Savoy)

Téléphone No. 35-22 Ataba.

Boite Postale 1416

ALEXANDRIE

28, Rue Chérif Pacha

Téléphone No. 14-94

Boite Postale 414

LA SEMAINE EGYPTIENNE

Lisez tous



on s'abonne 23, Kasr-el-nil

LA SEMAINE EGYPTIENNE

après avoir essayé
toutes les voitures de luxe
faites l'essai d'une SANS SOUPAPES

14^{ch} Peugeot 18^{ch}

chez G. VALSAMIDIS, 18, Soliman Pacha, Le Caire

LES ARTS ◦ ◦
LA MUSIQUE ◦ ◦
LE THÉÂTRE ◦ ◦
LE CINÉMA ◦ ◦ ◦
LES EXPOSITIONS
LES LIVRES ◦ ◦ ◦
L'HUMOUR ◦ ◦ ◦
L'ATHLÉTISME ◦ ◦

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Egypte

Directeur-Propriétaire
STAVROS STAVRINOS

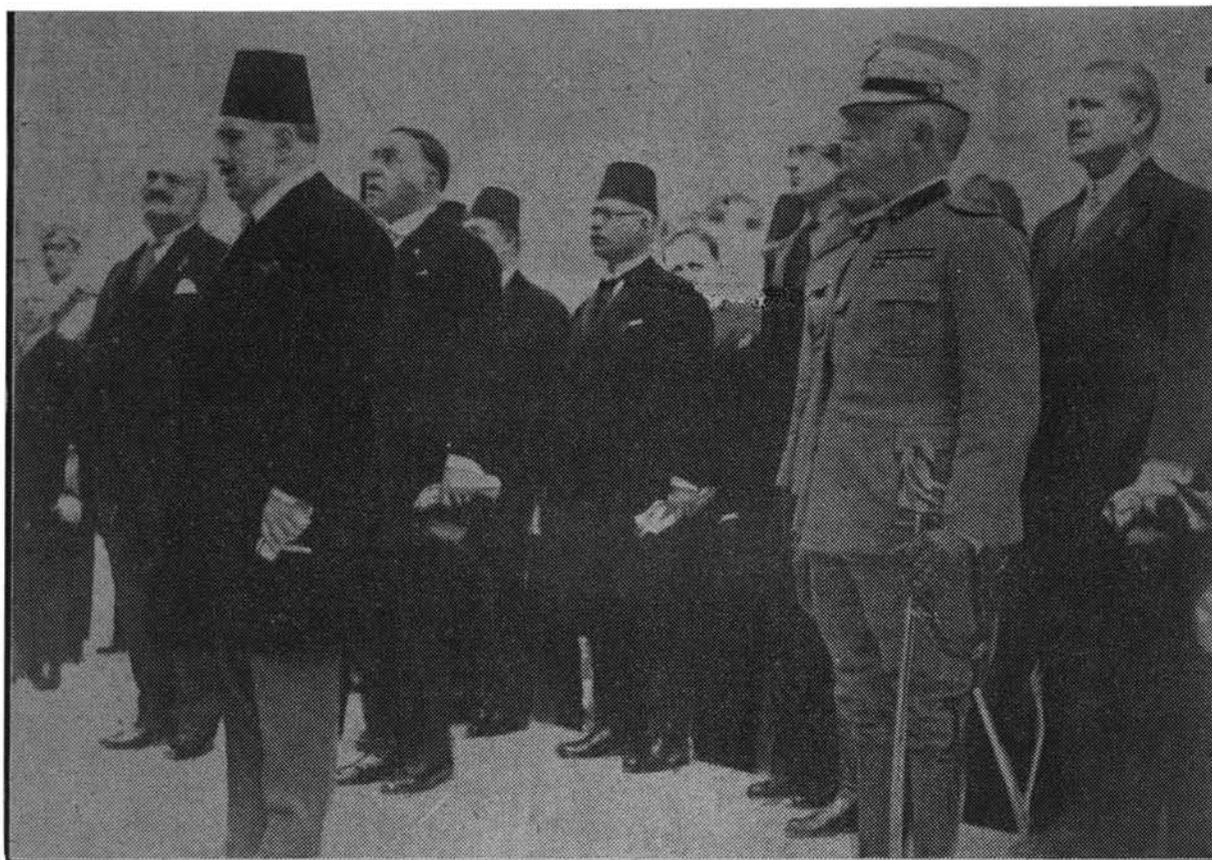
Boite Postale No. 694

RÉDACTION - ADMINISTRATION
23, Rue Kasr-el-Nil

ABONNEMENTS ANNUELS
Egypte P.T. 100 -- Etranger Lst. 1

LA FINANCE ◦
L'INDUSTRIE ET
LE COMMERCE ◦ ◦
LES SPORTS ◦
LA DANSE ◦ ◦ ◦
LA MODE ◦ ◦ ◦
LES MONDANITÉS
LES SPECTACLES ◦

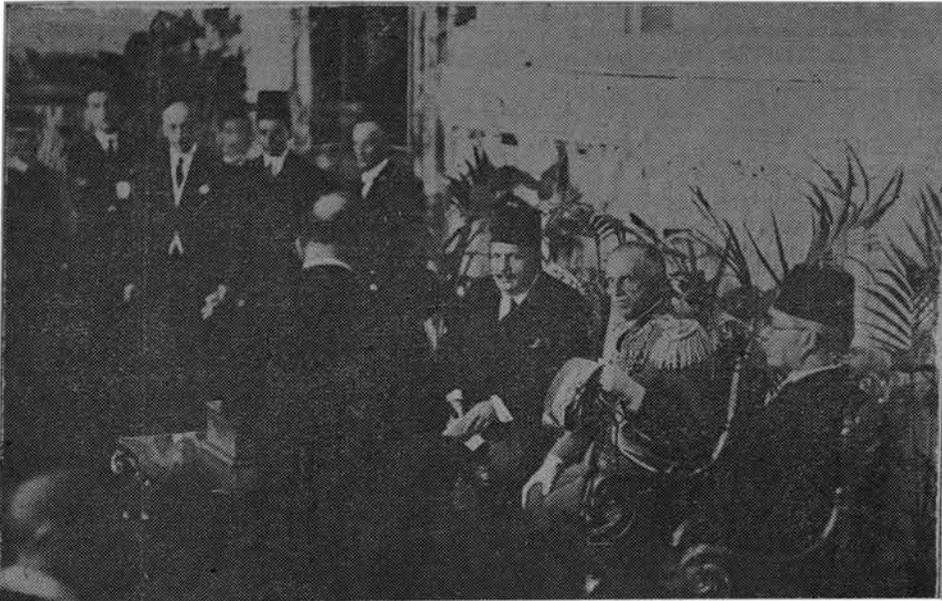
La Réception de S.M. Le Roi Fouad 1^{er} à Rome.



S.M. le Roi Fouad 1^{er}, S.M. le Roi d'Italie et leur suite au tombeau du soldat inconnu.



S.M. le Roi Fouad 1^{er}, à qui a été conféré le titre de Docteur « Honoris Causa » par l'Université de Rome, accompagné par le Recteur.



S.M. le Roi Fouad 1er et S.M. le Roi d'Italie
à l'Institut International d'Agriculture.



S.M. la Reine Nazli
quittant Alexandrie pour l'Europe.



M. A. Verrucci Bey.
Architecte des Palais Royaux
présenté par S.M. Fouad 1er à
S.M. le Roi d'Italie.



S.E. le Cardinal Gasparri, photographié avec S.M. le Roi Fouad 1er
à l'issue de Sa visite chez le Pape.

Les aveugles

Nulle plaie sur leur corps immobile, aucune fièvre en leur cœur oppressé: ils attendent.

Dans les petites chambres obscures, derrière les vitres dépolies où se colle une buée malsaine, ils usent les heures, farouches et humiliés. Presque tous, des ouvriers. La vie rude des usines les a pliés, assujettis, moralement. Avec leurs membres grossiers, leurs muscles durs, ils ne formaient, avant, que les innombrables chainons d'engrenages infinis. Ils s'ignoraient.

Puis l'affreuse chose s'est produite. Lentement chez les uns, accidentellement chez d'autres.

Et ils se sont écroulés, avec leur force devenue inutile, avec toute leur détresse d'être sains réduits au tâtonnement.

Si lentement chez les uns, brutalement chez les autres, la lumière s'est retirée et l'attente est terrible car ils n'ont pas encore appris la résignation.

Ramassés sur eux-mêmes, crispés sur le gouffre qu'ils

fouillent désespérément, ils s'endolorissent à ne trouver aucun souvenir lumineux.

Le chaos est en eux, le chaos les entoure.

Avant, innombrables chainons du rouage, ils s'ignoraient.

Tout mouvement s'est éteint, les bruits se sont tus: ils sont seuls, seuls dans la nuit avec leur âme méconnue.

Il leur faudra gravir l'âpre sentier, mater les révoltes, réprimer les blasphèmes et limer toutes les rancœurs journalières. Alors jaillira imperceptiblement l'étincelle intérieure, les derniers sursauts d'amertume s'atténueront et la souffrance se fera plus douce à l'approche de la divine Sérénité.

Redressés, vacillants et la face apaisée, les aveugles
VERRONT.

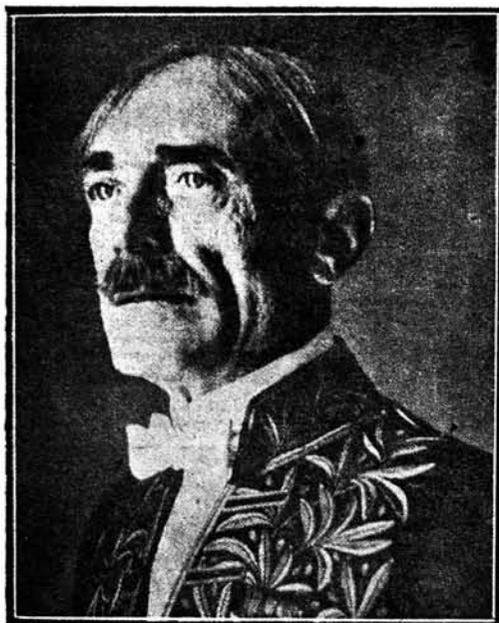
Yvonne LAEUFER.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Le fauteuil d'Anatole France a été occupé par
PAUL VALÉRY,
POÈTE DE L'INTELLIGENCE SENSUELLE

Paul Valéry vient d'être reçu à l'Académie Française, succédant à Anatole France, l'un des plus grands maîtres des lettres françaises.

Paul Valéry, continuant la tradition instaurée par Mallarmé, a su pousser à un point inattendu des œuvres d'une forme impeccable et d'une inspiration éminemment noble et élevée.

Nous sommes heureux de publier ci-dessous la très belle étude qu'a écrite M. René Lalou sur le nouvel et subtil académicien.



Paul Valéry

Le lieu où doit se placer d'emblée toute réflexion sur Paul Valéry, c'est ce point de l'esprit humain où l'homme se conçoit universel, ce que l'auteur de *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* définissait « l'attitude centrale à partir de laquelle les entreprises de la connaissance et les opérations de l'art sont également possibles. » De ce point de vue l'on observera que l'artiste qu'est Valéry représente seulement l'un des Valéry possibles, une des expressions de son pouvoir universel, le Socrate achevé qui n'exclut point les autres, demeurés à l'état d'Idées. Son intelligence joue la même partie quand il modifie Vinci ou imagine Teste, quand il analyse les intuitions d'Edgar Poë ou les principes de la thermo-dynamique, les lois de la musique ou celles de l'architecture. C'est donc comme un maître de pensée rigoureuse qu'il convient d'abord de l'admirer.

Or cet homme à qui la musique « donne des sensations abstraites » et qui appelle son interlocuteur « mon cher » pour le mieux replacer parmi les choses, cet homme se manifeste l'un des plus grands poètes de notre époque, l'éblouissant créateur d'images de *la Pythie*. Pour suivre le mouvement de pensée qui relie ces deux évidences, il sied de négliger le mythe romantique de « l'inspiration » surnaturelle; il faut considérer le génie comme un guetteur attentif à recueillir les associations désintéressées, inutilisables pour la vie, que les autres laissent tomber ainsi que les déchets de leur activité spirituelle; le mot « inspira-

tion » nous sert alors de caillou blanc pour noter la minute heureuse où le poète trouve d'un seul coup cette suprême combinaison dont la recherche méthodique aurait réclamé des années. Ainsi l'on comprendra comment Paul Valéry fut amené à élire pour ses « exercices », du moment qu'il consentait à parler, la forme poétique la plus somptueusement arbitraire : en cette « machine de langage » le satisfaisait une rigueur égale à celle des mathématiques.

Il aurait pu rester enfermé dans une méditation illimitée; il a préféré choisir et agir. Dès l'instant qu'il voulait s'annexer le monde concret, la sensation devenait son instrument naturel. Dans la sensation l'intelligence trouve la précision qu'elle demande: de là son hostilité envers les intrusions d'une sensibilité qui n'est pas disciplinée. De là vient cette rancune persistante dont Valéry poursuit Pascal: il ne lui conteste point le droit d'avoir « du cœur »; mais il s'impatiente de voir que l'organe du sentir prétend imposer sa suprématie à l'organe du comprendre, qu'un Pascal ose écrire : « J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences abstraites; et le peu de communication qu'on peut avoir m'en avait dégoûté. » Rien de cette confusion chez Valéry : « c'est un art de profond sceptique que la poésie savante ».

Mais une âme aussi lucide affirme la valeur du corps, car elle n'ignore point l'autre danger. Valéry l'a signalé : « Rien ne mène à la parfaite barbarie plus sûrement qu'un attachement exclusif à l'esprit pur... Le spiritualiste consent aisément que la matière soit mauvaise ou mal façonnée. » A cet égarement il résiste : son moi n'est pas le théâtre d'un monopole romantique parce que son héros est l'esprit humain qui conquiert son corps, l'univers; son art n'est pas un succédané de la métaphysique parce qu'il vise toujours à créer de beaux objets. Ecoutez le Socrate d'*Eupalinos* : « Certains peuples se perdent dans leurs pensées; mais, pour nous autres Grecs, toutes choses sont formes. » Sans hésiter, il le proclame, « de tous les actes, le plus complet est celui de construire », magnifiant l'architecture, art le plus visiblement constructeur, basé sur la collaboration de l'esprit qui fournit ses rapports et du monde qui offre sa matière variée. « Interpelle ta chair ! », ce cri éveille Sémiramis, qui signifie : vis, exerce ta domination, exige de tes esclaves qu'ils édifient des temples. L'esprit ordonne une architecture, la chair l'enlace de toute sa musique, et voici que jaillit, miraculeusement, le *Cantique des Colonnes* :

*Douces colonnes, ô
L'orchestre de fuseaux !
Chacune immole son
Silence à l'unisson...*

Le verbe fait chair : ainsi pourrait littéralement définir *la Jeune Parque* un lecteur qui, oubliant le drame, n'en aurait entendu goûter que l'harmonieuse plénitude :

*Poreuse à l'éternel qui me semblait m'enclorre,
Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il dévore;
Rien ne me murmurerait qu'un désir de mourir
Dans cette blonde pulpe au soleil pâti mûrir :
Mon amère saveur ne m'était point venue.
Je ne sacrifiais que mon épaule nue
A la lumière; et sur cette gorge de miel,
Dont la tendre naissance accomplissait le ciel,
Se venait assoupir la figure du monde...*

Chez Valéry, en effet, la pensée s'incarne spontanément en ces formes parfaites, la Jeune Parque, l'Eve du *Serpent*, la Pythie « bras aux belles anses », ou telle anonyme

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons;

car, lorsque le sommeil étreint cette tendre chair, — peut être pour la guider vers la lumière qu'y salue la Jeune Parque, — un reflet intellectuel sur cette image vivante demeure encore :

*(Et) malgré l'âme absente, occupée aux enfers,
Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drapé,
Veille; ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.*

Si forte enfin est cette correspondance que le travail le plus secret de l'esprit créateur se laissera évoquer par une fugitive vision sensuelle,

*Le temps d'un sein nu
Entre deux chemises...*

Il faudrait pourtant se garder ici de confondre « sensuel » avec « sexuel », les odes de Keats suffiraient à rappeler que le corps de la femme n'est peut-être point ce qu'il y a de plus sensuel dans l'univers. L'esprit qui s'interroge dans ces douces dormeuses, il se cherche aussi dans le miroir tendu au Narcisse :

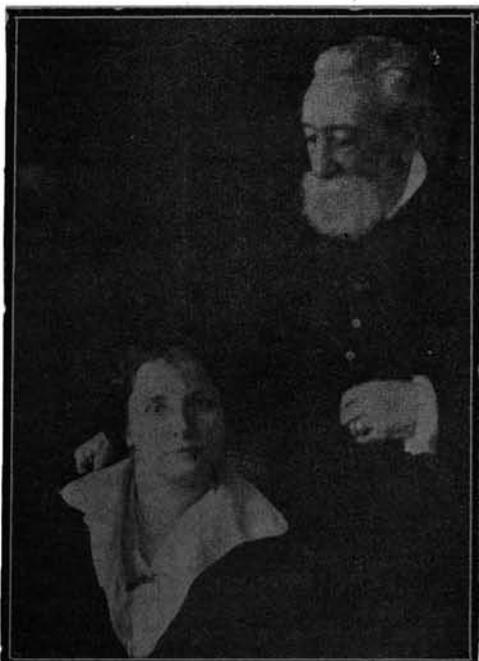
*Te voici, mon doux corps de lune et de rosée,
O forme obéissante à mes vœux opposée !
Qu'ils sont beaux, de mes bras les dons vastes et vains!..*

Toujours attentive, la patience poétique de Valéry conquiert toute la nature, des fleurs et des fruits aux épines et aux vipères, une nature qui lui résiste rageusement avec le *Platane*, qui lui cède mollement dans *Aurore* :

*Tout m'est pulpe, tout amande,
Tout calice me demande
Que j'attende pour son fruit,*

jusqu'au final de *Palme* qui annonce la définitive victoire, le moment où le hasard est vaincu, où « l'heureuse surprise » triomphe, où

*Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr.*



Le très regretté maître, Anatole France et Mme A. France.

Libération de la poésie pure, chef-d'œuvre d'une double sensualité. La poésie pure est une création où âme et corps sont de la partie; l'esprit propose ses règles, la chair ses sensations; mais ce qui naît de leur union est « une merveille exceptionnelle », un objet nouveau, une réalité, une chose solide, aussi définie qu'une coupe précieuse, un immortel trophée soustrait aux vagues des paroles qui se font et se défont. Ce caractère d'objet sensuel, indépendant de son contenu intellectuel et charnel, appartient aussi bien à un poème tel que *La Ceinture* ou *Le Vin Perdu* et à un vers isolé comme

Tout peut naître ici-bas d'une attente infinie...
ou
Une tendre lueur d'heure ambiguë existe...

Et cette strophe du *Cimetière Marin*

*Comme le fruit se fond en jouissance,
Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur...*

n'est-elle point la révélation d'une matière poétique aussi ferme que la pierre, aussi suggestive que la note musicale, aussi dense que l'esprit, aussi souple que la chair ?

René LALOU.



Tu me disais : tu sais, je t'aime simplement parce que c'est toi...
Moi aussi, aujourd'hui, je souffre simplement parce que c'était toi...

x x x

CROQUIS EN COULEURS : Planche B-C

Je voudrais être au jour encore, où frappant à la porte close, j'ai murmuré si bas... on ose... sachant que j'allais entrer.

Je voudrais être à l'heure exquise, où sur la pointe des pieds, j'ai tiré les persiennes grises voulant masquer la clarté.

Je voudrais être aux minutes brèves, la tête au creux de l'oreiller... Je vous disais... « tu sais je t'aime »... mendiant un tout petit baiser.

Je voudrais fuir l'instant cruel où, souriant, vous avez fermé... la porte... la porte même par laquelle j'étais entrée.

SINCÉRITÉ

Je t'ai tendu la main et je t'ai dit je souffre... respecte ma douleur... tu passes sur mon chemin...

J'ai tout donné, j'ai tout donné en somme; dis-moi que voudras-tu, toi qui viendras demain ?...

J'ai senti sur mon âme passer ton regard d'homme mais je n'ai pas voulu te retirer ma main.

Si mon cœur est noir comme le goudron des routes, mon mal est solitaire... tu ne souffriras point : écoute... ne sois pas triste; regarde, tu doutes ? mais ma petite main...est toute nue dans ta main.

ORISIER.

LES CONTES

CONTE DE LA FOLIE

Le ciel s'effondra sur la voûte des marronniers et des platanes. Soudain la pluie se mit à sabrer cette fin d'après-midi. Les feuilles se débattaient dans la pénombre verte. Ce fut au milieu du Luxembourg une éclosion de parapluies aux reflets huilés, mais la musique ne fit pas une fausse note : elle jouait des images modernes. Les auditeurs tenaces se groupèrent autour du kiosque... de blancs oiseaux s'enfuyaient à tire d'aile, on ne sait où. Voici deux ans, exactement deux ans.

Seul, droit au milieu d'une allée, un homme, vêtu de noir et pauvrement, s'érigéait pareil à quelque bronze égaré, insensible à la pluie qui pleurait sur ses joues, aux rayons de la pluie qui picoraient le sable.

La pluie cessa, l'homme sortit de la statue, un frisson secoua ses épaules maigres, ses mains tremblèrent au bout des bras inertes. Comme je l'observais — trop attentivement sans doute, — à pas mathématiques il vint vers moi : j'étais adossé contre le fût d'un arbre; un dernier accord montait du kiosque ainsi qu'un rideau se lève sur un ballet de féerie.

**

« Je ne sais si vous êtes un artiste, Monsieur, me dit l'inconnu, d'une voix brève et métallique, pour moi je vais être malade pendant huit jours. La musique est une étrange puissance, Monsieur, elle fond les hommes et les âmes plus sûrement que la mort, c'est comme le vent d'autonne qui emporte tout, tout... »

Étonné je ne sus d'abord que répondre. L'homme devait toucher à la cinquantaine, il avait un visage brutal en bec de galère, deux flammes aiguës au fond de ses prunelles délavées. Il poursuivit : « C'est la première fois depuis dix ans... » Je sentis que ses nerfs sous le poids du hasard fléchissaient, il baissa le front : je le vis vieillir. Il m'offrit une main desséchée : « Ne vous étonnez pas, Monsieur, je sais que vous êtes un ami, voulez-vous m'accompagner un peu ? Vous êtes poète, n'est-ce pas ? Je vous montrerai de beaux dessins, de très beaux dessins, je suis le plus grand architecte du siècle.

**

« Ce matin-là, un matin clair de Bolivie, quand je me suis réveillé, je n'existai plus. Comprenez-vous, je n'existai plus, le monde m'avait abandonné, la lumière était en argent mais froide, morte, ainsi veille la lune sur les épaves et mes yeux ne répondirent pas. Depuis, je n'ai point retrouvé le plan de la cathédrale, c'est terrible. »

Une larme s'accrocha aux cils de l'étranger. Il s'arrêta automatiquement, fouilla ses poches, sortit un carnet, l'ouvrit, me le donna. Les feuilles étaient blanches — quelques empreintes de doigts.

« Voyez-vous ces croquis de meubles, c'est tout ce qu'il me reste. J'ai dessiné des meubles par milliers, le gothique uni aux styles d'Orient selon des courbes enchantées. Ces chaises ? N'est-ce pas que ce sont des fleurs, des véritables fleurs ? J'aime ces orchydées qui naissent au chant des violons, elles jaillissent comme des gnômes, de partout, du plafond, des parquets, des murs. Ah ! Monsieur, je sais la magie qui fait pousser les fleurs, les lignes sont si belles, si dociles. Asseyez-vous sur mes chaises, aussitôt votre esprit s'éclaire, voilà le miracle... Ah, ah ! vous m'entendez enfin — et si je vous étranglais pour m'écouter ainsi. Vous semblez croire que je ne suis pas fou. Riez donc : vos dents sont blanches et dures, le monde rit quand j'expose mes rêves, ne me laissez pas croire qu'ils sont encore réalisables, c'est terrible. Je ne peux plus dessiner, je n'existe plus ».

**

Des silences vibraient plus haut que les phrases. Les mains de l'homme haletaient comme des oiseaux pris au piège, leurs gestes nerveux se cognaient aux murs de l'impuissance. Tout à coup les doigts se crispaient sur l'air, sur le ciel, sur l'impossible et tout à coup l'homme rajeuni parlait encore. Ses regards modelaient de chères silhouettes au fond de la raison perdue.

Nous sortions des jardins du Luxembourg, le ciel en deuil s'affaissait derrière le Panthéon. L'étranger me montra ses crayons finement taillés, il en possédait tout un arc-en-ciel. — Soudain : « J'attends, me dit-il, j'attends le réveil, ces crayons sont plus lourds qu'e l'exil. Vous ne pouvez pas connaître mon supplice. J'ai tracé des plans de génie mais je ne sais plus : le doute les a rongés ».

« La maison du musicien était une cage calculée pour les échos. Les murs garderaient toutes les musiques entendues et devaient en faire des bouquets. J'avais donné la mémoire aux murs de la maison. Toutes les musiques envolées se concentraient au centre, réfléchies sur l'autel des pauvres, là elles entretenaient un feu éternel et sur la plaine la maison du musicien était comme un bijou rayonnant à l'infini ses frontières consolantes et silencieuses. »

**

Les tramways étoilés montaient et descendaient le Boulevard Saint-Michel. Des guirlandes de lumière éclairaient au loin. Le vent secouait les enseignes, gonflait les stores de toile. La nuit tombante s'écorchait aux étincelles des cheminées, les pavés scintillaient. Nous nous arrêtâmes près de Cluny.

« Les os de mon front se sont fermés, ils m'étouffent... mes mains, mes mains ont déserté la Forme. Ah ! la ville aux sept mirages dans les parterres du ciel, le château des prières sonore et bleu parmi les jets d'eau multicolores et les roses de sang. Le palais de l'oubli où les fumées voluptueuses sont de lentes et mortelles caresses dans le miroitement des légendes abolies... Et le refuge de ceux qui pensent et qui cherchent : par des escaliers de cristal, sous la terre, une pièce oblongue, obscure et nue, grande comme deux cercueils d'amants, — où les pensées font des éclairs violets et blancs et rouges — divinement et les yachts aux miroirs où les heures sont chaque jour de nouveaux horizons sur le néant. »

Des gens riaient et s'éloignaient. L'étranger serra les poings, ses yeux s'agrandirent au fond des orbites.

« Comprenez-vous j'ai perdu l'avenir de la terre, c'est ridicule. Je ne peux plus suivre l'élan des cathédrales... Ces gens qui ne savent pas et qui s'amuse à tuer, ils tuent bien les innocents. Ah ! la torture des bagnes intérieurs ! Ces imbéciles !... ils peuvent écrire, ils peuvent s'exprimer, ils ne trouveront jamais ce que j'apporterais au monde. Les hommes n'ont plus de maisons, c'est fini, j'ai froid... Monsieur, pourquoi m'avez-vous demandé tous ces détails ? C'est bientôt la neige. La lumière est morte, les lignes sont pourries comme des loups perdus. Mon cœur bat trop vite. Ecoutez mon sang, là — tenez, vous entendez, c'est un souvenir de ma sœur. Le soir au flanc de l'Illimani, elle fredonnait les vieux refrains. Elle a voulu que je revienne en France. Elle travaille de l'autre côté de la Seine. De l'aube à la nuit elle coud de longues robes de soie. Nous avons une toute petite chambre, mes dessins sont là plus clairs et plus profonds que les fenêtres. Mais je ferai du feu avec la joie de mes yeux. Ma sœur est l'ange du passé. Je lui dois mon chef-d'œuvre,

le théâtre des crépuscules. Je la brûlerai au milieu de mes papiers, les flammes voyez-vous sont de magnifiques poèmes mais je ne veux pas qu'on m'enferme. Aujourd'hui je suis sorti sans rien dire, pour voir les arbres, habillés comme les matins de Bolivie, mais je suis le plus grand architecte du temps, le plus grand vous entendez, le plus grand... »

L'étranger me fixa avec angoisse, eut peur. Il me jeta quelques papiers parmi lesquels deux dessins signés Michel-Ange, deux têtes de femmes d'un modèle très pur, et d'une obsédante expression. Il traversa la Place Saint-Michel puis, la tête haute, se mit à rire en silence, atrocement. Peu à peu l'ombre l'absorba le long des quais. Paris nocturne s'animait.

Marcel SAUVAGE.



Auprès des Jardins excessifs

*Le jour médite au fond du ciel,
Et le soleil, couché sur la crête des vignes,
Semble se délasser avant de repartir.*

*Les nuages déploient leurs lignes
En rideaux somptueux sur ce trône des soirs.
Le retour imposant de la nuit devinée
Ecrasent vaguement des gerbes de parfums.*

*Il monte du sol lourd un échauffant désir.
J'entends s'évanouir le destin d'une guêpe
Et je respire l'air comme on mord dans un fruit.*

*Les jardins ont, autour, des fleurs pleines de miel,
Vives sous la fraîcheur droite des arrosoirs.
Et j'ai les yeux emplis et l'âme fatiguée
Du spectacle sucré des jardins excessifs.*

*J'aimerais mieux les talus verts aux cheveux fous
Sans cesse batailleurs sous la brise paisible.
Je rêve de m'asseoir là-haut où trois cailloux
Portent péniblement des arbustes poussifs,
Et de m'y sentir seul avec eux et la nuit:*

*D'y songer, d'appuyer sur de l'herbe ma tête,
D'y rêver, en prenant quelque brin de chiendent,
D'en amuser mes doigts pendant quelque pensée.*

*Et d'y rêver, ayant par un geste insensible,
Mis l'herbe amère et si vivace entre mes dents,
Pour mâcher avec elle un heureux souvenir.*

Henri DALBY.

BRINDILLES

C'est un obstacle pour l'homme d'esprit d'être l'auteur de sa critique.

La femme rougit, c'est un aveu; elle sourit, c'est une caresse.

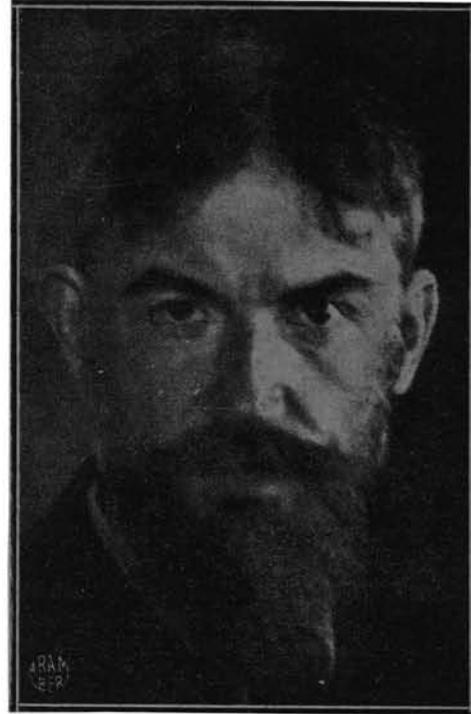
Aimer n'est pas un verbe irrégulier; il se conjugue au passé, au présent et à l'avenir.

Lorsqu'on vise l'amour au point de vue anatomique, c'est un nerf sympathique.

Une jeune fille a, dans le roman de la VIE, le rôle de la préface.

L'adversité est la meilleure école

NIZZA.



BERNARD SHAW

Bernard Shaw qui réside actuellement à Stresa, près de Milan, a fêté son 71^e anniversaire. De nombreux témoignages de sympathie et d'amitié sont parvenus à l'illustre écrivain d'Angleterre, de France, d'Italie et d'Amérique.

Nous saisissons cette occasion pour publier quelques unes de ses pensées montrant son esprit mordant, plein de verve et d'ironie.

Celui qui peut, fait. Celui qui ne peut pas, enseigne.

Ne résistez jamais à la tentation; essayez tout; gardez bien ce qui vous paraît bon.

Prenez garde à l'homme dont le dieu est au ciel.

On fait rarement la différence entre la désobéissance qui est la plus rare et la plus courageuse des vertus, et la négligence qui est le plus lâche et le plus commun des vices.

Avoir un vice, c'est gaspiller sa vie. La pauvreté, l'obéissance et le célibat sont les vices canoniques.

L'amour de l'économie est la racine de toute vertu.

Celui qui désire toute une vie de bonheur avec une jolie femme, désire goûter le vin avec la bouche toujours pleine.

La charité est la plus néfaste des démangeaisons.

Nous sacrifier nous-mêmes nous permet de sacrifier les autres sans rougir.

Si vous commencez par vous sacrifier pour ceux que vous aimez, vous finirez par haïr ceux pour lesquels vous vous êtes sacrifiés.

Les femmes sont exemptes du service militaire, non point en raison d'une inaptitude physique que les hommes ne partagent pas, mais parce que les sociétés ne peuvent pas se reproduire sans un grand nombre de femmes. On peut beaucoup plus facilement se passer des hommes et on les sacrifie à proportion.

Ne faites pas aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. Ils n'ont peut-être pas les mêmes goûts.

A. J. M.



“Nous nous sommes abandonnés”, par Marcelle Capy

Alors que toute pitié semblait s'être tue en Occident, Marcelle Capy, âgée de vingt ans à peine, fit en pleine guerre entendre « Une voix de femme dans la mêlée », cri d'une créature qui souffrait non pour elle-même, mais pour tous ceux, amis et ennemis qui, sous l'averse sanglante, tombaient.

Suivirent: « La défense de la vie », et, en 1924, « L'Amour-Roi », ouvrage destiné à répandre la doctrine du grand amour et du pardon.

Après des années de voyages et de conférences en Europe et en Amérique, de retour à Paris, Marcelle Capy va publier « Le Cœur Illuminé ».

Dans ce livre, il n'est mot qui ne touche, idée qui ne flamboie. Car il est bien plus que l'œuvre d'un artiste ou d'un philosophe: il est la lumière d'un grand cœur de pitié qui, jusqu'à l'extrême souffrance, a été abîmé.

Nous sommes heureux de pouvoir en reproduire pour nos lecteurs le passage ci-dessous :

N.D.L.R.

(EXTRAITS)

...en bas, dans le clos du Repos, la terre s'ouvre.

Je vois des cimetières en étages. Le second efface le premier. Le troisième efface les deux autres. Le dernier les efface tous.

Le fils étendu sur le père et sur le grand-père. La fille étendue sur la mère et sur la grand-mère.

Les générations sont venues ici, l'une suivant l'autre, comme les heures à l'horloge.

J'entre dans ce passé. Et c'est moi le passé du village et de la ville.

« Je suis le laboureur traçant sillons à la pointe du jour. Le repos trop court m'a laissé de la rouille aux jointures. Le froid m'engourdit. Je courbe l'échine, toujours, sous la pluie, la neige ou la peur. La terre est dure, mon sort plus dur.

Allez les bœufs! Allez les bêtes! Je suis encore moins que vous. La terre n'est pas à moi. La charrue n'est pas à moi. Rien n'est à moi; pas même mes mains qui se durcissent, ni mes pieds qui s'alourdissent. Pas même ma tête qui ne sait pas; pas même mon cœur qui n'ose pas.»

« Je suis la femme des chaumières filant la quenouille et berçant l'enfant. Mon feu est éteint. Je n'ai plus de bois. Il fait triste et gris. Le sort est dur, l'homme plus dur.

File, file, ma quenouille! Je suis encore moins que toi. Dans la maison, je ne suis rien. Je ne compte pour personne. Mon fils? On me le prendra.

Ma jeunesse s'effeuillera. Mon corps en terre descendra. Mon cœur espère quand même, espère, je ne sais quoi.»

« Je suis la conteuse des veilles époquant les esprits des landes, des fontaines et des futaies. Autour de l'âtre où flambent souches, branches d'arbres ou mottes de tourbe, je raconte ce que me racontent les rayons et les brouillards. Ceux qui m'écoutent joignent les mains. Est-ce l'âme des croix ou bien celle des morts qui me dicte les mots à l'oreille? Il me semble que la Parole que racontent les Livres Saints est toute vive sur ma langue.»

.....

« Js suis le joueur de cornemuse sans jamais avoir rien appris.

Je souffle. Les pieds tressaillent. Le garçon enlace la fille. La ronde tourne. La farandole s'enroule. Le quadrille glisse.

Je ne sais quelle joie sort de moi, passe en eux et me revient dans la cadence des sabots.

Le vent de la forêt est-il dans ma poitrine? Il me roule. Il m'emporte. Je souffle... Les danseurs s'arrêtent. Les yeux se voilent. Je ne sais quelle ferveur sort de moi, passe en eux et s'étend... et s'étend...»

.....

« Je suis celui qui veillait dans la ville cherchant les secrets défendus. Ma face s'est cuite au feu des jours. Mes doigts se sont durcis en modelant l'argile. Les acides ont brûlé mes ongles. J'ai fouillé les vieux livres et rêvé les nouveaux. Quand l'aube collait son front blanc à ma vitre, je cherchais encore, je cherchais toujours.

Le cri matinal du coq me semblait un cri de victoire. Victoire de quoi? Victoire sur quoi?»



Marcelle Capy.

.....

« Je suis le bâtisseur d'églises. J'ai scié la pierre et je l'ai sculptée. J'y ai gravé l'histoire de la vie, les saints d'autrefois, l'image d'une Madone qui était mon rêve d'amour. J'ai enchaîné, au coin du toit, le diable porteur de misères afin qu'il ne s'échappe plus.

J'ai couru les pays avec les compagnons. Les voûtes des basiliques se bombaient sous l'effort de nos bras. Les clochers s'élançaient ainsi que nos mains jointes.

Avec nos corps, avec nos âmes, nous avons chanté, entre terre et ciel, le cantique des cathédrales.»

.....

« Je suis le tisserand croisant fils de lin et fils de chanvre pour que durent, plus que moi, les draps blancs des lits de noce, les draps blancs des lits de mort.»

« C'est moi le menuisier qui fais la huche à pain, le coffre, la table, les berceaux et les cercueils. Et puis, mon

outil grave au cœur du bois, les idées que je ne sais quoi, grave dans le cœur de ma vie.»

.....
« C'est moi la Mère du passé dont les genoux ont porté l'avenir.

C'est moi la Sainte du passé dont les mains ont soigné les plaies, dont la voix a soigné les cœurs.

Nous avons créé la vie. Nous avons bravé la mort.

Les fils ont eu notre lait, les malades notre soin et les malheureux notre espoir.

Fidèles dans la faiblesse. Fidèles dans l'infortune.

On nous a mises dans la tombe, un chapelet entre les doigts. Pendant les nuits de notre abîme, sur nos os, lentement, les grains de verre ont coulé, un a un, comme des larmes. Les grains de nos chapelets s'égouttant dans l'ombre étroite, ont confié au cœur de la terre, la prière de nos cœurs de ciel.»

.....
« Je suis le Village et la Ville ensevelis dans le Passé.

J'ai changé la terre en blé, la forêt en vigne; le bois, la pierre, le fer et le fil en chef-d'œuvres.

J'ai forgé la matière au feu de mon labeur et aurolé les images avec le soleil de mon cœur.

J'ai nourri les générations. J'ai élevé les générations. Je suis le Passé qui demande:

— Où sont allées les œuvres de mes jours?

.....
« Au sommet de la montagne que le soir habille de bleu, le Palais d'Estrella répond:

— J'ai acheté!

.....
Les drapeaux qui frissonnent sur les terrasses impériales d'Estrella, racontent des histoires semblables. Ils disent le passé du pays blanc, du pays jaune, du pays noir.

Villages et villes sous le fouet féodal, le knout des envahisseurs, la torche des incendiaires, la corde des brigands, le plaisir des despotes. Chasses à l'homme. Gibets. Tortures. Cachots. Bûcheés. Brigandages. Langages arrachés des bouches. Idées tranchées avec les têtes. La foi brûlée avec les corps.

Après des maîtres durs, d'autres aussi durs. Les femmes serves des hommes; les hommes serfs des hommes.

Nations effacées. Civilisations bafouées. Cultures balayées. Continents écartelés. Races — qui ont peut-être tout pensé — souffletées par le ricanement des ignorances.

Le droit de vivre — nulle part.

La Dîme — partout.

Coupoles, minarets, temples, pagodes, hameaux et capitales; plaines à blé, plantations de coton, de café, de caoutchouc, rizières; — de tout ce qui a été créé et fécondé par l'Energie et l'Ame humaines montent les lamentations du Passé.

Et quand le vent brise la canne à sucre, le sang de l'esclave en jaillit.

.....
...Emigration au Nouveau-Monde. Départ devant les affres de la faim, des persécutions et des pogroms.

Lambeaux de patrie dans la toile des sacs. Cœurs pantelants sur des lambeaux de lettres. Caravelles de l'aventure dans le tourbillon des tempêtes.

Bouges de la Boverie. Litières de haillons. Fardeaux. Coups. Crocs de la détresse. Misères écrasant des misères. Ruée du pauvre contre le pauvre. Des poux sur la tête, et dans la tête, le rêve hallucinant de faire de sa vie quelque chose d'immense... et périr à fond de mine ou au feu des jours de Pittsburg! Cris du Rouge traqué sur la vaste Prairie et au bord des rapides que l'hiver paralyse.

... Passé du Nord, du Sud, du Levant, du Couchant; passé semblable. La même race qui créa le monde et qui paya Dîme — dîmes de corps et dîmes d'âmes — Dîme de Vie.

.....
...Mais les drapeaux s'immobilisent comme des ailes

repliées. Le ciel se fane. Les drapeaux pleurent. «De profundis...» la mer de sang! La jeunesse du monde engloutie — comme un continent qui s'écroule. — La matinée d'un siècle effeuillée par le fer. Champs de croix. Voiles noirs. On dirait que la nuit s'est collée à la terre.

Insondable douleur!

.....
...Crépuscule couleur de cendres.

D'un coup le palais d'Estrella s'illumine. Le Sanglot des Nations expire en ses salons aux bruits des banjos, saxophones et cymbales.

Insondable Profit et insondable Luxe!

Le Palais de la Torture Universelle bâtie sur le Calvaire Universel barre l'horizon de sa masse étincelante.

Et les ailes du soir enveloppent d'oubli les drapeaux qui s'effacent.

.....
C'est moi le Passé de partout, mis en croix avec les clous de la Faim, de l'Esclavage et de la Guerre, et qui saigne goutte à goutte les perles de ma vie innombrable.

C'est moi le Passé créateur qui lance, au bord de la nuit, la parole de la détresse:

« Mon Père pourquoi m'as-tu abandonné? »

.....
La croix aux bras de fer, debout auprès de moi, parle à voix basse. Que dit-elle?

Elle dit:

«As tu oublié?»

«Qui a livré, fouetté, cloué, raillé? Qui m'a craché au visage? Et qui a craché au visage de ceux en lesquels j'étais? Qui m'a déchiré le flanc? Et qui a déchiré le cœur des Justes et le cœur de la Femme?»

«Qui fut traître, bourreau, mercenaire, valet, fourbe, fripon, parjure, prévaricateur, rénégal, scélérat, profiteuse, félon, corrompu, intrigant, exécuteur, imposteur, délateur, flatteur aux lèvres poisseuses, servile à l'échine à ressort, parvenu, lécheur d'assiettes, proxénète, provocateur?»

«Qui fut Judas vendant son frère pour les deniers de son profit? Qui fut le rénégal désavouant son frère à l'heure du péril? Qui fut le lâche qui dormait quand il fallait veiller, laissant seul dans son agonie, le cœur qui lui avait dorné?»

.....
— Hélas! Hélas! dit le Passé, ils étaient tous mes compagnons.

— Mea culpa! mains du Hameau, mains de la Ville... La mort a uni nos poussières. Dans la vie, nous nous combattions.

— Mea culpa! Mains du Labour, du Chef-d'œuvre, de la Recherche; mains douces balançant les berceaux et attisant le feu... La mort a uni nos poussières. Dans la vie nous étions séparées.

Mains crispées au manche des charrues — méprisées par les mains crispées au manche des outils.

Mains durcies par le Labeur — méprisées par les mains blanchies par l'Etude.

Mains de l'Homme, brutales, implacables, lâches devant la Femme.

Mains du Pauvre tressant couronnes au Succès, jetant des fleurs aux vainqueurs — jetant des pierres au Malheur.

— Mea culpa! Mains du Passé, du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Notre sang s'est mêlé au creuset de la terre. Dans la vie nous étions ennemies.

— Mea culpa! Mains de partout et de toujours. Nous étions des multitudes, portant le pain, portant la force, portant le monde...

Mais nous étions des solitudes. C'est nous qui nous sommes frappées.

— Mea culpa! mains de blasphème. Nous avons renié la commune origine et le commun destin.

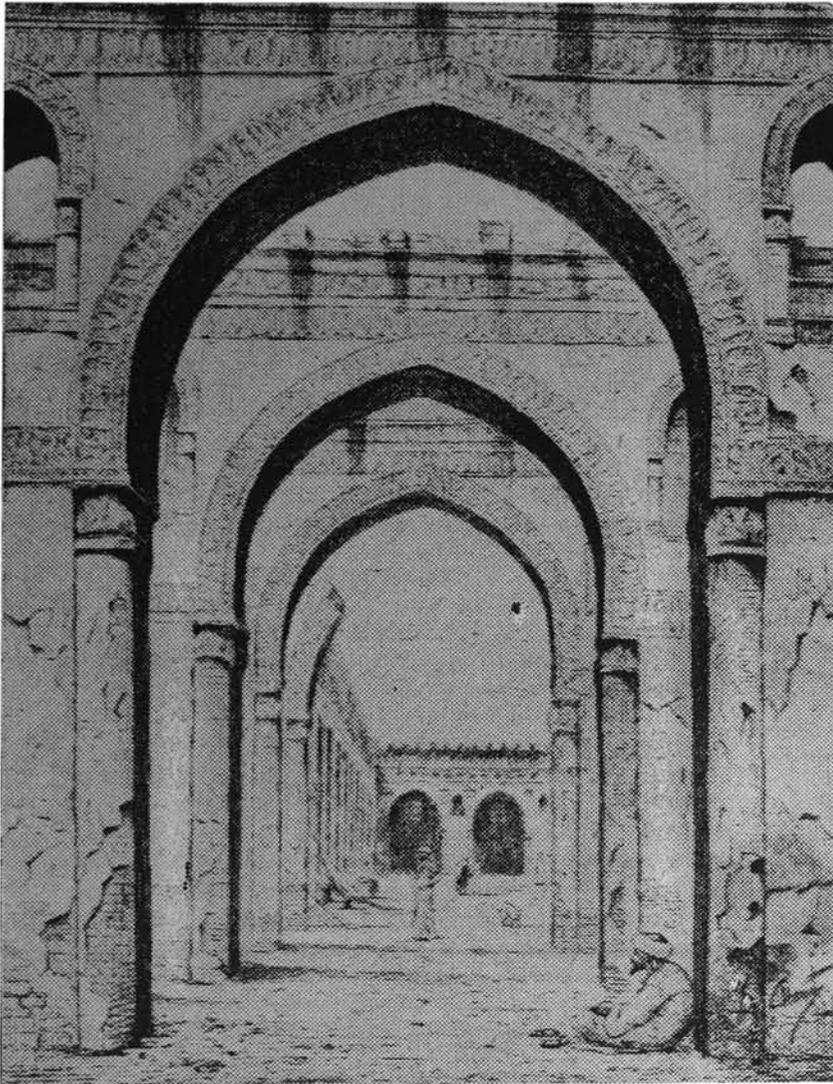
Mon Père, nous nous sommes abandonnés.»

«Le Cœur Illuminé».

Marcelle Capy.

AUTOUR DU CAIRE

LA MOSQUÉE D'AHMED IBN TOULOUN



Fils d'un affranchi turc, officier de la cour des Khalifes Abbassides, Ahmed Ibn Touloun, après le second mariage de sa mère, fut délégué par le mari de celle-ci, pour gouverner l'Egypte, alors appauvrie par les exactions d'une série de gouverneurs turcs, amis des plaisirs, incapable et avides.

Le jeune homme était pauvre. Un ami lui prêta l'argent nécessaire à son voyage. Le trésorier alors en fonctions au Caire, et qui s'était enrichi prodigieusement aux dépens de ses administrés, lui envoya dix mille dinars à son arrivée, mais les dix mille dinars furent retournés aussitôt. Le vizir comprit que ce jeune homme serait pour lui un redoutable adversaire; une guerre sournoise se déclara entre les deux hommes et se termina par l'envoi du peu scrupuleux ministre en Syrie.

Le règne d'Ibn Touloun, qui couvre toute la seconde moitié du IXe siècle, fut un bienfait pour l'Egypte. Après un siècle et demi de misère, le pays connut la paix intérieure, la renaissance des arts, une abondance relative et la gloire à l'étranger.

De simple gouverneur qu'il était d'abord, Ibn Touloun devint le véritable souverain du pays, et l'étendit jusqu'à ses extrêmes frontières politiques en y annexant la Cyrénaïque, et une grande partie de la Syrie. Il poussa l'es-

prit d'aventure jusqu'à tenter de s'emparer des villes saintes. Un échec de ce côté l'abattit, l'aigrit. Un autre du côté de la Syrie, une révolte de son fils aîné, attristèrent la fin de son règne. Il n'en laissa pas moins sa dynastie fermement établie, enrichie considérablement, et son empire entouré du respect et de la crainte de ses voisins.

C'est lui qui fonda, entre la vieille ville à Foustât et le palais qu'il se construisit au pied du Moqattam, la superbe mosquée qui, restaurée de nos jours, après bien des avatars et des misères, nous présente l'aspect du plus ancien monument authentique de l'Islam en Egypte, les restaurations successives subies par la mosquée d'Amrou n'y ayant rien laissé subsister du plan ni de l'aspect primitif.

Ibn Touloun était originaire de Mésopotamie. C'est là qu'il avait passé sa jeunesse. C'est à Samarra, ville amie des arts, riche et très active, que, jeune officier, il avait peut-être édifié des rêves ambitieux.

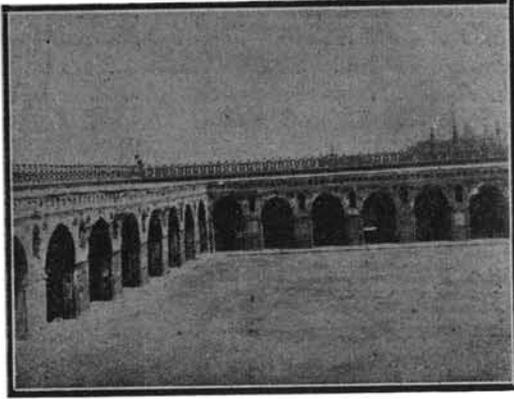
Jamais, au cours des siècles, la Mésopotamie n'avait cessé de cultiver la beauté, sous toutes ses formes. La céramique, le travail des métaux, l'architecture y étaient demeurés en honneur, continuant les glorieuses traditions des Achéménides, modifiées par des influences grecques et byzantines, peu nombreuses d'ailleurs; chinoises et mongoles, très vives à de certains moments.

A l'époque d'Ibn Touloun, le Turkestan avait une influence considérable. Celle de la Chine était plus lointaine et plus affaiblie et la céramique les reflétait toutes deux. Samarra a produit ces vasques superbes ornées d'une profusion de rinceaux, de fleurons, d'œils de queue de paon, de damiers, à lustres métalliques, en belles teintes franches, que l'on peut admirer encore de nos jours au musée du Caire par exemple, ou au musée du Louvre. C'est à Samarra que se dressait une mosquée dont les murs, le minaret, inspiré des vieilles tours à escalier spiralé (*zigourrat*) de l'époque mazdéiste, avaient dû frapper souvent l'imagination du futur souverain d'Egypte.

Aussi, rien d'étonnant que, venu au Caire, entouré de compatriotes, il ait apporté là des formes d'art nouvelles, qui réveillèrent les techniques somnolentes des habitants du pays et donnèrent à toutes les branches de l'activité artistique un élan nouveau, qui ne devait plus connaître d'arrêt, pendant le moyen âge. La mosquée qu'il fit bâtir, assez tardivement d'ailleurs, est pleine de ces influences; la facture de ses moindres éléments témoigne d'une sûreté, d'une connaissance des lois architecturales qu'on ne trouve que chez les peuples profondément artistes.



Au contraire du sentiment que l'on éprouve dans beaucoup de monuments musulmans d'époque plus récente, où le détail frappe surtout, ce que le visiteur ressent de nos jours, où des ruelles misérables entourent la mosquée, est une impression d'ensemble. C'est l'ordonnance de ces beaux cloîtres de vigoureux piliers blancs, c'est la forme progressivement plus aérienne, mais toujours vigoureuse, du grand minaret, qui se dresse au fond de la vaste cour, qui commandent tout de suite l'attention et l'admiration.



Et ces piliers massifs s'allègent, car leurs arêtes sont formées de colonnes engagées, surmontées d'un chapiteau à palmettes. Les arcs sont ornés de bandes de plâtre stucé où le même motif décoratif constitue tout l'ornement; son ordonnance ferme et régulière plaît par sa sobriété et sa légèreté. Les murailles soutenues par des piliers seraient lourdes sans les baies, à arc pareillement décoré d'une bande décorative, et flanquées de colonnettes, qui les percent et les allègent. Des motifs en roues rayonnées égalaient la nudité des murailles de la cour, et l'intrados des arcs se couvre d'appliques décoratives d'une grande richesse, où la palmette se marie au grand rinceau à folioles aiguës, caractéristique de l'art toulounide.

La muraille extérieure n'est pas moins bien traitée : les baies qui la crèvent et qui éclairent l'intérieur de l*iwân* ou cloître, sont closes par de véritables dentelles de pierre où se retrouvent tous les motifs décoratifs : fleurons, étoiles à six branches, rosaces, rinceaux, fouillés à jour, à même

la pierre. Des niches à coquille, des motifs à rayons en complètent la décoration.

Dans la partie orientale de l*iwân*, à laquelle une rangée de colonnes supplémentaire donne une ombre amie de la méditation, se trouve le *mihrab*, dont la partie cylindrique s'égaie de bandes d'albâtre et de marbre noir, surmontées d'une large demi-couronne de mosaïque dorée sur laquelle se détachent les belles lettres, fermes et larges de la profession de foi. La demi-coupole du *mihrab*



se termine par deux arcs pointus (*) en retrait l'un sur l'autre, supportés par d'admirables colonnes coptes, à chapiteau fouillé et refouillé à jour par de maîtres artisans.

Si, avant de quitter la mosquée, on monte au minaret, dont les parties successivement carrée, cylindrique et octogonale, portent les traces des restaurations successives, mais ont toutes un caractère d'achèvement qui remonte sans doute aux premiers temps de l'édifice; et que, de là haut, on promène les yeux sur la mosquée tout entière, le grandiose caractère architectural saisit l'esprit par sa simplicité, vaste quadrilatère limité par un *iwân* profond, propre à la rêverie, où la lumière jaillit, éclabousse et pénètre.

A. A.

(*) Cet arc pointu qu'on retrouve dans toute la mosquée est caractéristique de l'époque toulounide.

Reflux

Quelques nuages brossés largement à la manière impressionniste voilent encore le ciel... Le paysage, fraîchement repeint, s'approche clair et mauve comme si, de ma fenêtre, j'admirais, avec des jumelles, le village.

Pour fixer l'émotion que j'éprouve, je devrais être miniaturiste :

je puis compter d'ici les fenêtres ouvertes

je vois la silhouette romantique d'un vieux couple...

je vois un pêcheur et je vois son panier tandis que la baie est de ce mauve plus suave que tous les « bleu » du ciel...

et puis je vois un âne qui porte des tomates.

Que ne suis-je ce matin un habile miniaturiste, un artiste sculpteur de la ville de Nuremberg... Pour faire de ce paysage un jouet...

Pour reproduire en petit ces arbres et cette baie... Pour construire un tram électrique et une gare... Quelques voyageurs... Quatre wagons... Le train ferait le tour de la montagne... Devant l'église on verrait un moine... Et sous les arbres, une marchande de fleurs...

Sur une batiste plus grande que la préfecture on lirait : « Hôtel Eskualduna », où j'ai connu une vierge, dont la voix est encore mêlée dans mon souvenir au bruit de l'arrosage...

J'eusse construit un jouet fragile comme un saxe...

Je connais une enfant dont la mère est morte...

Pour faire de ce coin, un poème mécanique...

Si j'avais été sculpteur de jouets...

L'on songeait à ses yeux les soirs de tempête... Et devant ses yeux l'on songeait au repos.

Si la mer était douce, je l'eusse comparée à ses yeux, et le soleil, à l'or de sa peau.

Le ciel aussi ressemblerait à ses yeux si dans le ciel jamais ne passaient de nuages...

Et pourtant, dans ses yeux, la mort sommeillait, comme dans l'acier luisant et froid des poignards...

Et pourtant,

un soir, j'ai vu

des perles de rosée tomber des lilas sur les roses...

Le chat venait de déchirer ses souliers de satin...

J'ai vu

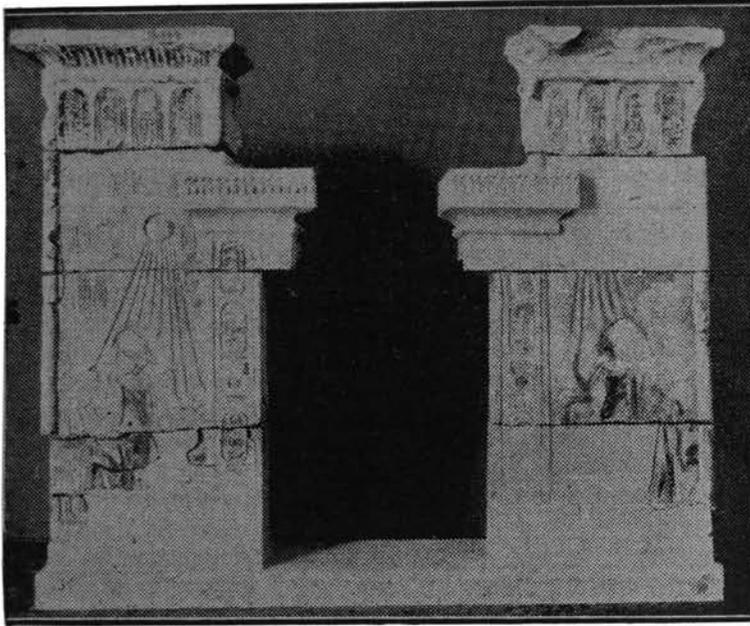
cette chose stupéfiante

de vraies larmes...

Ahmed RASSIM.

Hendaye.

Aperçu sur les relations politiques de l'Égypte avec les états de l'Asie Centrale à l'époque de Tel El Amarna



Autef découvert à Tel El Amarna représentant Akhnaton avec la reine Nefertiti et leur jeune fille Meritaten faisant des offrandes au Soleil.

On désigne sous le nom de Période de Tel El Amarna la seconde partie de la XVIII^e dynastie égyptienne s'étendant de Thoutmès IV à Amenophis IV ou Ikhnaton. Cette désignation a été donnée à cette partie de l'histoire d'Égypte à cause des lettres en caractères cunéiformes qui l'ont fait connaître et qui ont été découvertes au village de Tel El Amarna.

C'est la période des alliances et des mariages dynastiques avec les Cours de Babylone et de Mésopotamie et la plus intéressante de l'Égypte ancienne, au point de vue de la politique extérieure des Pharaons.

Si l'on prend la peine de consulter les monuments égyptiens qui ont été les guides les plus sûrs de l'Égyptologie, on ne trouve nulle part la mention d'alliés ou d'amis, sauf dans le fameux traité conclu entre Ramsès II et Khatiserou.

Les monuments historiques: temples, obélisques, tombeaux, stèles etc., avaient un caractère public et devaient se conformer à la tradition du pays qui proclamait hautement et sans réserve que le pharaon était le fils des dieux et partant l'être le plus puissant sur la terre. Il ne pouvait donc logiquement, avoir ni de supérieur, ni d'égal, même parmi les souverains étrangers. Par contre, il avait des vassaux, des sujets, des esclaves, en un mot, des inférieurs. Telle était la conception que se faisait le peuple égyptien de son chef et que ce dernier avait tout intérêt à maintenir.

C'est pour cela que nous ne voyons nulle part, sauf sur les monuments égyptiens, figurer les alliés de l'Égypte. C'est pour cette même raison que nous voyons les rois, les plus puissants, être traités de vassaux et payer le tribut.

Mais, s'il en était ainsi en théorie, il en était tout autrement en pratique. Les nécessités politiques devaient contraindre les puissants monarques d'Égypte à accepter et même à solliciter l'alliance des souverains de l'Asie Centrale. Les lettres de Tel El Amarna nous en fournissent la meilleure preuve. Elles sont toutes écrites en caractères cunéiforme assyro-babyloniens quelle que soit leur provenance ou leur destination: Aucune distinction de langue entre celles adressées par l'Égypte et celles reçues par elle de ses vassaux ou alliés d'Asie.

La langue chaldéenne doit être considérée comme étant la langue officielle dans les rapports de l'époque. Les états assyro-babyloniens avaient acquis ce privilège par suite de leur influence antérieure sur les pays soumis à la domination égyptienne. Il ne faudrait pas croire cependant que la culture égyptienne ait été inférieure à celle de Babylone ou à celle de l'Assyrie. Pas le moins du monde, l'Égypte s'était servi de la langue des anciens maîtres des pays annexés à son empire pour se procurer plus d'influence, tout comme les états modernes qui emploient les langues indigènes, toutes les fois qu'ils veulent se ménager une entrée et une influence sur les autres parties du monde.

La plupart des lettres de Tel El Amarna ont été adressées par les vassaux de Palestine et de Syrie et par les alliées de Babylone, de Mitanni et d'Alashia au Pharaon d'Égypte. Quelques unes sont adressées par ce dernier à ses vassaux ou alliés précités et se trouvent dans les archives de son foreign office, n'ayant pas été délivrées à leur destinataire par suite d'un empêchement quelconque.

Sans nous attarder davantage à ces préliminaires, voyons quels ont été les alliés et amis de l'Égypte et quelles furent les causes qui amenèrent leur rapprochement à la nation qui les avait tant de fois combattus.

Le premier et le meilleur allié du roi d'Égypte était le souverain de Mitanni, connu dans les textes égyptiens sous le nom de Bahrein ou Mésopotamie. Cette assimilation a pu être faite grâce à une lettre de Doushratta et à une inscription égyptienne qui parlent du mariage de la fille de Shoutarna avec Aménophis III. Ce prince est désigné dans le texte cunéiforme sous le titre de roi de Mitanni, alors que l'inscription égyptienne le cite comme étant le roi de Mésopotamie (Bahrein).

Il semble de prime abord étonnant que le roi de Mésopotamie, dont le pays fut devasté à plusieurs reprises par Thoutmès I, Thoutmès III et Aménophis II, à cause de son hostilité, soit devenu l'allié de l'Égypte. Cependant l'explication de cette alliance se trouve dans les événements postérieurs aux règnes de ces trois grands pharaons. La principale raison de ce rapprochement est la menace de l'invasion des Khetas, connus aussi sous le nom de Hittites. Les Khetas étaient déjà connus pour avoir payé le tribut à Thoutmès III, ainsi que le font entendre les annales de ce prince, mais ils n'étaient pas très forts et n'inspiraient aucune crainte à personne. Bientôt, cependant, les autres membres de cette nouvelle race qui s'étaient attardés en Asie Mineure allaient traverser le Taurus et faire leur apparition sur la scène politique. Pour le coup, toutes les nations orientales étaient menacées. L'Égypte l'était moins que les autres, mais son empire risquait de sombrer en même temps que les états qui lui servaient de bouclier.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, l'instinct de conservation l'emporta sur les vieilles rancunes et rivalités du passé: on oublia tout et l'on s'unit pour résister à l'ennemi commun. Certes, il n'y eut pas de traités d'alliance offensive et défensive, comme plus tard au temps de Ramsès II, mais du moins les deux états s'engageaient à ne pas se livrer la guerre pendant que l'un d'eux combattait contre l'ennemi commun. Nous avons un écho lointain de cet état de choses dans la lettre suivante de Doushratta, roi de Mitanni, à son beau-frère Aménophis III.

« Apprends aussi, oh mon royal frère, que l'armée « entière des Hittites a marché contre mes états. Mais le « bon seigneur Tishub les a livrés entre mes mains et « je les détruisis jusqu'au dernier. Pas un d'entre eux

« n'est retourné dans son pays. Et maintenant je me rappelle « t'avoir envoyé un char, deux chevaux, un jeune homme « et une vierge, faisant partie du butin de la terre de « Khetta. » (1).

Le roi de Mitanni n'aurait pas rappelé au pharaon ces événements, s'il n'était pas sûr de lui faire plaisir par cette allusion à la victoire remportée contre l'ennemi commun.

Le pays qui venait immédiatement après le royaume de Mitanni, dans la catégorie des états alliés de l'Égypte, était le royaume de Kardouniash que les commentateurs modernes confondent avec le très ancien empire babylonien. Le roi de Babylone avait le même intérêt que le roi de Mitanni à s'allier au pharaon d'Égypte. En outre, ayant de nombreux vassaux, il voulait avoir l'Égypte à ses côtés, en cas de révolte de l'un d'eux, c'est à dire l'engager à n'apporter aucun secours ni direct, ni indirect aux rebelles. Aménophis IV, ayant failli à son engagement le roi de Babylone, Bournabouriash lui écrit cette lettre dans laquelle il lui rappelle le caractère de leur alliance :

« Du temps de mon père, Kourigalzou, un roi chanaanéen lui fit dire par un envoyé : « Entrons dans la « ville de Kamishat, marchons contre le pharaon d'un « commun accord. » Mon père lui envoya dire ceci : « Rénonce à t'entendre avec moi, si tu veux traiter « en ennemi le roi d'Égypte, cherche un autre allié ; « moi je n'irai pas, je ne ravagerai pas son pays, car « il est mon allié. » C'est ainsi que mon père, pour « l'amour du tien a refusé de l'écouter.

« Aujourd'hui le roi assyrien est mon vassal, je n'ai « pas besoin de te dire pourquoi, il est venu demander « ton amitié ; si tu m'aimes, qu'aucun traité ne soit fait « entre vous ; repousse-le bien loin. » (2).

Après Babylone venait le royaume d'Alashia. Mais cet état rentre plutôt dans la catégorie des pays amis et non dans celle des puissances alliées, l'alliance dérivant surtout des mariages dynastiques qui n'existent pas entre l'Égypte et l'Alashia. Le motif du rapprochement entre ces deux pays est différent selon que l'Alashia sera assimilée à la Cilicie ou à Chypre. Dans le premier cas, ce pays étant situé au pied du Taurus, sur la route des Khetas, il était naturel qu'il cherchât à se créer des amis qui pourraient lui être utiles dans sa lutte inévitable contre ce peuple. Dans le second cas, l'explication est différente. Les Chyriotes ont été de tout temps en rapports avec les Phéniciens, mais ces derniers étant soumis à la domination égyptienne, les mêmes relations ne pouvaient continuer que de l'assentiment de la puissance protectrice. Cette dernière n'y fit aucune objection, et, petit à petit, les relations qui étaient établies entre la Phénicie et l'île de Chypre furent étendues à l'Égypte.

L'Assyrie terminait enfin la liste des états amis. Ce pays, comme le prouve la lettre de Bournabouriash, cherchait l'amitié de l'Égypte pour pouvoir secouer le joug de Babylone, d'abord, et se préserver de l'invasion hittite, ensuite.

Quant à l'Égypte, deux mobiles la poussaient à se rapprocher des états de l'Asie Centrale qu'elle avait autrefois combattus et conquis. Le premier c'était le désir de les empêcher d'intervenir dans les affaires de la Syrie et de la Palestine sur lesquelles elle comptait maintenir sa domination. Les habitants de ces deux pays étaient assez turbulents, mais pas assez forts pour résister à la puissance des pharaons. Il fallait donc, à tout prix, les empêcher de s'unir aux royaumes voisins qui avaient une tendance naturelle à s'immiscer dans leurs querelles, les ayant eus sous leur domination avant qu'ils aient passé

sous celle de l'Égypte, ainsi que l'attestent les lettres écrites par leurs princes et gouverneurs, qui sont toutes rédigées en langue chaldéenne. En obtenant l'alliance des états de l'Asie Antérieure, les pharaons de l'Époque de Tel El Amarna s'assuraient la domination de la Syrie et de la Palestine.

Le second mobile qui incitait ces pharaons à rechercher cette alliance c'était la crainte de l'invasion des Khetas. Pour mettre leur empire à l'abri des premières inclusions et amortir le choc qui devait nécessairement se produire, il était prudent d'interposer des états tampons entre leurs possessions et celles des futurs envahisseurs. Les princes de ces états, intéressés personnellement, ne firent aucune objection et entrèrent de bon gré dans la combinaison. Ainsi fut créée, dans l'Asie Centrale, une ceinture d'états, s'étendant du Golfe d'Alexandrette au Golfe Persique et protégeant l'empire égyptien contre toute invasion venant de l'Asie Mineure ou de la Haute Asie.

L'alliance ou l'amitié était, à cette époque, comme de nos jours, basée sur le concours des volontés. Le souverain qui désirait l'amitié du pharaon lui envoyait des présents et lui faisait part de son intention. Si le monarque égyptien acceptait l'offre d'amitié, il répondait par l'envoi de ses ambassadeurs, chargés de félicitations et de présents. Ces premières formalités remplies, il ne dépendait plus que de la bonne volonté des deux princes pour que les relations devinssent normales et les échanges continuels. Ordinairement cela suffisait pour l'établissement de rapports pacifiques et commerciaux entre les deux pays amis. Quelquefois, cet état se transformait en alliance engageant chaque état à n'accomplir aucun acte politique pouvant porter préjudice aux intérêts de l'autre. C'est en vertu de cette amitié transformée en alliance que le roi d'Égypte s'élève contre la présence des pirates Lyciens et Alashia. Mais le roi de ce pays proteste contre cette accusation dans sa lettre dont la teneur suit :

« Comment mon frère m'accusa-t-il d'un pareil acte, « (être d'accord avec les Lyciens!) Ne sait-il pas que je « ne ferai jamais cela?... Mon frère tu me dis, « ton peuple « est avec eux ». Mais moi, mon frère, je ne suis pas au « courant de cela. Si toutefois, mes sujets sont d'accord « avec eux, envoie-moi un mot et j'agirai en sorte qu'ils « obéissent à ma volonté. Tu ne connais, pas, mon frère, « le caractère de mes sujets ; ils sont incapables de com- « mettre une chose pareille ; et l'auraient-ils vraiment « commise que je les aurais forcés à obéir à ta volonté. » (1)

Mais si l'amitié pouvait naître et prospérer par les échanges et se transformer même en alliance comme dans le cas de l'Alashia, la véritable alliance ne pouvait s'établir que par des rapprochements de famille ou mariages dynastiques. A cette époque, les monarques étaient maîtres absolus de la personne et des biens de leurs sujets. Ils personnifiaient leur état et l'engageaient par leur seule volonté. Les mariages dynastiques, en créant une alliance de familles entre pharaons et les souverains d'Asie, créaient en même temps, une alliance entre le peuple égyptien et ceux des états asiatiques. Aussi les pharaons de l'époque de Tel El Amarna eurent-ils recours aux mariages dynastiques pour établir entre leur empire et les états de l'Asie Centrale l'alliance qu'ils recherchaient.

Pratiquant la polygamie, contrairement à ce que faisait leur peuple, qui était essentiellement monogame, il leur était possible de demander et d'obtenir simultanément en mariage les filles ou sœurs des princes de Mitanni et de Babylone. C'est ainsi qu'Aménophis avait épousé en même temps la sœur de Kalima-Sin, roi de Babylone et celle de Doushratta, roi de Mitanni. Le seul inconvénient que pouvaient avoir ces mariages c'était l'intervention des rois alliés pour obtenir pour leurs filles ou sœurs une

(1) Carl Niebuhr : *The Tel El Amarna Period* p. 28

(2) A. Moret : *Au temps des Pharaons* p. 75

(1) H. Winckler : *The Tel El Amarna Letters* p. 88-89

L'AUTOMOBILISME EN EGYPTE

Le Gymkhana automobile de Port Said a soulevé une série de contestations.

Les choses ne se seraient pas passées, paraît-il, *selon les règles de l'art*.

Les rokhsas n'auraient pas été vérifiées. Les voitures n'auraient dû y être conduites que par leurs propriétaires.

On aurait admis de nouveaux concurrents, après le délai fixé pour les inscriptions.

Tout cela est évidemment regrettable. Le Comité aurait dû appliquer strictement le règlement.

On ne peut s'empêcher cependant de constater aussi l'esprit peu sportif des protestataires car, en somme, le Comité, en organisant ce Gymkhana, n'avait pour but que d'offrir quelque distraction au public port-saidien.

Devant le petit nombre d'inscriptions qui lui étaient parvenues, et craignant de voir, de ce chef, échouer lamentablement le Gymkhana projeté, le Comité d'organisation passa outre et admit toutes les adhésions, même celles arrivées en retard.

Cela est excusable.

Mais là où vraiment le Comité a quelque peu exagéré c'est au moment où il a voulu passer outre aux règles régissant chacun des concours en particulier.

Ainsi pour le concours de ralenti, il a autorisé certains concurrents à prendre leur départ du fond de la piste, alors qu'il a obligé certains autres à se conformer aux règlements et à prendre leur départ à 30 mètres.

Bref il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Mais soyons plutôt indulgents et pensons au vers justement célèbre de Boileau :

« La critique est aisée, l'art est difficile »

Les quelques fautes, vénielles d'ailleurs, commises par le Jury ne diminuent en rien le mérite des vainqueurs de ce Gymkhana et il n'en reste pas moins avéré, par exemple, que l'ESSEX y a remporté trois premiers prix et deux seconds.

D'après quelques bonnes langues, elle n'a rien remporté du tout : le jury a été partial et le public aurait eu la berlue.

La colère de ces bonnes langues est, comme par hasard, retombée sur l'ESSEX.

Jalousie ? Envie ? Peu importe.

Mais jalousie et envie ce sont deux sentiments que ne peuvent susciter que les succès d'autrui.

Dire que l'ESSEX est la meilleure voiture du monde, que la Rolls, l'Hispano et l'Isotta Fraschini ne sont que de la petite bière à côté d'elle, serait une tartarinade. Mais dire que parmi les centaines de marques qui existent, l'ESSEX se distingue tout particulièrement par la solidité de sa construction, sa souplesse, son élégance et son prix vraiment peu élevé, c'est dire vrai, sans exagération.

Au point de vue économique, la Hudson Motor Car Company — la Fabrique qui construit l'ESSEX — est des mieux organisées. Tant et si bien que les journaux américains l'ont maintes fois citée comme un modèle d'organisation et de fonctionnement.

C'est dire que grâce à son immense production de voitures (3000 par jour, les samedi et dimanche exceptés) et à son organisation, la Hudson Motor Car Company peut faire rendre au dollar son maximum de valeur. C'est dire qu'alors que toute autre fabrique ne pourrait construire une voiture semblable à un prix inférieur à 100 unités, par exemple, la Hudson Motor Car Company parvient à la fabriquer à un prix de 65 unités seulement.

De plus, la Hudson Motor Car Company n'a construit que deux types de voitures : la HUDSON 29,4 CV. et l'ESSEX 17,3 CV. et ne s'est point égarée dans la construction de plusieurs types à 4 et 6 cylindres, de 10, 20, 25, 30 et 40 CV.

Elle s'est contentée simplement de porter de continuel perfectionnements aux deux types « maîtres » qu'elle a créés. La grande série et l'invariabilité des types, d'une part, et l'excellence de la création de ces types, d'autre part, ont fait la force de ces machines.

Il ne faut donc point s'étonner de voir l'ESSEX concurrencer avantageusement les meilleures marques et, parfois, arriver à les battre. C'est une voiture idéale et qui a tout pour elle : solidité, souplesse, reprise, rapidité et élégance.

M.

PORT-SAID PLAGE LA PLUS BELLE LA PLUS SURE

Villégiature à la mod., à 4 heures du Caire,
sur la meilleure route automobiliste d'Égypte.

Le Casino Palace Hotel

avec sa situation merveilleuse, ses toutes récentes installations son magnifique Pavillon Balnéaire y offre un séjour des plus confortables, à des conditions très avantageuses.

Spectacles de la Semaine

CINÉMA EMPIRE — *Une honnête femme*

JOSY PALACE (ex Kléber) — *Relâche*

CINÉMA METROPOLE — *Une riche Famille et l'Eventail de Lady Windermere.*

GAUMONT PALACE — *Relâche*

CINÉMA UNION — *Amour et gloire*

AMERICAN COSMOGRAPH — *L'embrassement et l'Ecole des Papas*

CINÉMA TRIOMPHE — *Le prix de l'Honneur et Banco*

NEW GARDEN THÉÂTRE — *Cinéma-Attractions.*

FANTASIO — *Dancing-Attractions.*

GROPPI — *Cinéma-Dancing-Musique-Diners.*

LEMONIA — *Dancing-Concert.*

LIDO (Embabe) — *Dancing-Attractions-Music Hall-Diners.*

DANS LA PRESSE

Dans un canard confidentiel, organe d'une bande de jeunes gens à tendances spéciales, prétendues philosophiques, un eunuque s'est armé d'un stylographe. Il a pondu quelques lignes que personne n'a lues.

Furieux de voir que nous n'usions pas de notre droit de réponse, il nous a fait l'hommage de sa prose. Nous la mettrions volontiers sous les yeux de nos lecteurs — d'accord avec nos principes — mais nous respectons trop ces derniers pour étaler un pareil amas d'inepties.

Que le cher maître fasse un effort. Qu'il emploie des mots courtois. Nous nous ferons, alors — mais alors seulement — un plaisir d'insérer sa prose avec tous les honneurs qu'elle mérite.



BUVEZ DE



Admirez-la, Goutez-la
et savourez-la jusqu'à la dernière goutte

CROWN &

LA BIÈRE

Il n'y a rien, comme la bière, pour rafraîchir et pour désaltérer. Cette boisson, loin d'enlever l'appétit, le stimule, et c'est une joie pour tout le monde de pouvoir savourer avec plaisir un bock de bière Crown ou Pyramides. Elle est aussi saine que nutritive. car elle est fabriquée sur place.



La Bière est un aliment complet



Un litre de bière contient 60 grammes de matières diverses qui constituent son extrait.

D'une part, cet extrait contient des hydrates de carbone, d'autre part 5 grammes de matières azotées. La valeur nutritive de ces substances est assez connue pour que nous ayons besoin d'insister.

Mais pour tirer de la bière tous les effets salutaires qu'elle offre, il faut qu'elle soit consommée sur les lieux même de sa fabrication.

Buvez donc de la bière Crown & Pyramides. Elle est hygiénique et rafraîchissante.

*Dépôt Central : Imm. C. — Rue Emad el Dine
(ruelle du Cosmographe) — Téléph. 748 Medina*

PYRAMIDES

En visitant la Grèce

ne manquez pas de descendre à

L'AKTAION PALACE HOTEL

au Nouveau-Phalère

(à un quart d'heure d'Athènes)

le rendez-vous select par excellence

Climat merveilleux - - -

Situation idéale au bord de la mer

Dernier confort - - -

Cuisine de 1^{er} Ordre - - -

Small-Dance, Jazz-Orchestre. - - -

Conditions de séjour avantageuses

place prépondérante dans le gynécée du pharaon. Mais ce dernier avait prévu la difficulté et posé comme principe que seule sa sœur royale et divine, à laquelle il était d'usage qu'il se mariât, pour conserver pur le sang des dieux qui coulait dans ses veines, avait le droit de préséance et le privilège d'assister aux fêtes nationales. Les autres reines avaient bien le titre d'épouse, mais devaient se contenter d'accepter la place que leur assignait leur maître et seigneur.

Néanmoins, les mariages dynastiques conservèrent toujours leur importance et les négociations matrimoniales occupèrent une place d'honneur au sein des affaires publiques. Le soin de les mener à bonne fin était confié à des hauts personnages de la cour, jouissant de l'estime et de la confiance de leur maître. Aussi étaient-ils honorés et traités avec les plus grands égards à la cour de Babylone aussi bien qu'à celle de Mitanni.

« Mani, le messenger de mon frère, et... son compagnon ont été honorés par moi et grandement estimés » dit Doushratta, roi de Mitanni. — En vérité, quand Mani sera de retour, et je sais que mon frère l'a en grande considération, il lui dira combien je l'ai honoré, lui et son compagnon, et il saura, si Mani ne meurt pas ou ne tombe pas malade, qu'il a été vraiment satisfait. » (2).

Les pharaons durent faire preuve d'une grande tenacité pour réussir à obtenir la main des princesses de l'Asie Centrale. Thoutmès IV ne put avoir la main de la fille de Sutarna, aïeul de Doushratta, qu'après sept messages. Aménophis III dut demander six fois la sœur de Doushratta. Mais peu à peu les difficultés s'aplanirent et lorsque ce dernier fut pressenti au sujet du mariage de sa fille avec Aménophis IV, il répondit avec la meilleure volonté du monde et de suite: « Ma fille je te la donne. » (3).

La grande difficulté de ces alliances de famille était le refus des pharaons d'admettre la réciprocité du mariage. Pour eux les rapprochements de famille, n'avaient au fond qu'un but: s'assurer l'adhésion des souverains d'Asie à leur politique. Il leur suffisait pour cela d'obtenir leurs filles ou sœurs en mariage. Point n'était donc nécessaire d'accorder les mêmes droits aux princes d'Asie. Pour toute excuse, ils prétendirent que le mariage d'une princesse égyptienne avec un prince étranger était contraire aux traditions et coutumes de l'Egypte et qu'ils ne pouvaient y déroger en aucune façon. Kallina-Sin, roi de Babylone ne fut pas satisfait de cette excuse et se plaignit avec véhémence:

« Pourquoi ne me donnes tu pas ta fille en mariage? Si je t'avais refusé, cela se comprendrait; mais mes filles étaient à ta disposition, je ne t'ai rien refusé. Tu m'as bien répondu, jamais la fille du roi d'Egypte n'a été donnée à personne. Tu es roi cependant et tu peux agir à ta volonté. Qui te dira pourquoi as-tu fait cela? Je veux croire que tu n'as pas pour moi la bienveillance d'un frère. » (4).

A cette exception près, les rapports des pharaons avec les princes alliés ou amis étaient établis sur la plus stricte égalité. Les souverains de l'Asie Centrale écrivaient au pharaon comme à un ami, à un allié, ou à un frère, ou plus simplement à un égal. Toutes leurs lettres débutent par cette formule sacramentelle: « Au roi d'Egypte, mon frère, — il est dit: — Moi, roi d'Alashia, de Mitanni, de Kardoumash ou d'Assour, son frère, je me porte bien. Puisse-t-il en être de même de toi, de tes parents, de tes servantes, de tes enfants, de tes épouses, de tes chars,

« de tes chevaux, et de tout ton peuple. » Le roi d'Egypte dans ses réponses employait le même style. Dans la seule lettre d'Aménophis III à Kallima-Sin, roi de Babylone que nous possédons, la similitude est complète. Voici d'ailleurs son préambule:

« A Kallima-Sin, roi de Babylone, mon frère, — il est dit — Moi, Nimmouria (Aménophis III) le grand roi, le roi d'Egypte, ton frère, je me porte bien. Puisse-t-il en être de même de toi, de ta maison, de tes épouses, de tes enfants, de tes vassaux, de tes chevaux, de tes chars et de toute ta terre. » (1).

Le reste de la lettre était rédigé de part et d'autre avec la plus grande politesse qui dégénérait parfois en pure affectation. La dose de sentimentalité variait avec le degré de parenté. Voici en quels termes Doushratta écrit à son gendre d'Egypte:

« A Aménophis III, grand roi du pays d'Egypte, mon frère, mon gendre, que j'aime et qui m'aime. — Il est dit: — Moi Doushratta, grand roi du pays de Mitanni, ton frère, ton beau-père qui t'aime, je me porte bien, et je t'envoie mes compliments à toi mon frère et gendre, à tes parents, à tes femmes, à tes fils, à tes hommes. » (2)

Quelquefois il arrivait au pharaon de retenir un peu plus qu'il ne le fallait les messagers des princes de l'Asie Centrale pour exercer une pression et obtenir ce qu'ils désiraient. Mais ces derniers ne se laissaient pas faire: ils protestaient avec énergie et menaçaient d'user de représailles.

« Je retiendrai Mani, l'ambassadeur de mon frère, jusqu'à ce que mon frère laisse partir et arriver mon ambassadeur. » (3).

L'égalité et la réciprocité était la règle et devait régir tous les rapports entre le roi d'Egypte et les rois d'Alashia, de Mitanni ou de Kardouniash. C'est ce qu'exprime Bournabouriash, roi de Babylone, dans le fragment suivant de sa lettre à Aménophis IV:

« Depuis le temps de Karaindash, depuis que les messagers de ton père sont venus chez mes pères, jusqu'à ce jour nos pères ont été des amis. Maintenant toi et moi nous sommes en bons termes. Tes messagers sont venus trois fois, mais tu n'as pas envoyé de beaux présents; et moi aussi je ne t'ai pas envoyé de jolis présents. Si tu ne me refuses rien, je ne te refuserai rien non plus. » (4)

Mais si le roi Bournabouriash tenait pour la réciprocité et l'égalité jusque dans l'échange des présents, il ne croyait pas que les présents pouvaient créer l'amitié. Pour lui celle-ci est naturelle et l'échange des présents n'est qu'une de ses manifestations.

« Quoi qu'on m'ait dit, — écrit-il, — que dans le royaume de mon frère il y a toutes choses, et que mon frère ne désire rien, et quoique l'on trouve, aussi, tout dans mon royaume et que je n'ai besoin de rien, les mêmes relations de paix, qui, de longue date, ont existé entre nous, continueront à exister comme par le passé et nous nous enverrons de présents mutuellement. » (5)

Les pharaons avaient aussi les mêmes conceptions sur l'amitié et ils se froissaient toutes les fois qu'un des souverains d'Asie manquait à leur en donner les marques. Le roi d'Alashia ayant omis de se faire représenter à une des fêtes religieuses que pharaon venait de célébrer, ce dernier se froissa de ce manque d'égard. De que cette nouvelle parvint en Alashia, le roi de ce pays envoya immédiatement ses excuses:

(1) H. Winckler, ouvrage précité page 3

(2) A. Moret, ouvrage précité page 73

(3) H. Winckler, ouvrage précité page 79

(4) H. Winckler, ouvrage précité page 17

(5) H. Winckler, ouvrage précité page 24

« Ecoute, mon frère, — écrivit-il, — en réponse à ta question pourquoi je ne t'ai pas envoyé mon messenger, « je te fais savoir que je n'étais pas au courant que tu allais célébrer une fête religieuse. Que cela ne t'afflige pas, car maintenant que je l'ai su je t'envoie mon messenger. » (1).

Ces conceptions eurent pour effet de resserrer encore davantage, les liens qui unissaient l'Egypte à ses alliés et de substituer ainsi aux rapports hostiles du passé les relations d'amitié, de courtoisie et de fraternité.

Les alliances de l'époque de Tel El Amarna eurent donc pour conséquence immédiate le raffermissement de la paix et la prévention de toute guerre entre les états alliés. Elles eurent aussi comme conséquence lointaine, mais certaine, de retarder jusqu'à Seti I la guerre qui devait fatalement se produire entre l'Egypte et les Khetas.

On peut donc, en résumé, affirmer que les alliances politiques des souverains de la seconde partie de la XVIII^e dynastie eurent pour effet de prévenir la guerre tant entre l'Egypte et ses alliés d'une part, qu'entre elle et ses ennemis de l'autre.

(1) H. Winckler, ouvrage précité page 85

Dr. C. A. Lazzaridès.

STANCES

*Et tu me souriras à travers tes longs cils
Avec la pâleur grave et la tendresse fine
D'un matin de printemps.*

*Je resterai pensif de voir tes yeux si clairs.
Mes lèvres viendront se poser sur leurs paupières
Pour les fermer,*

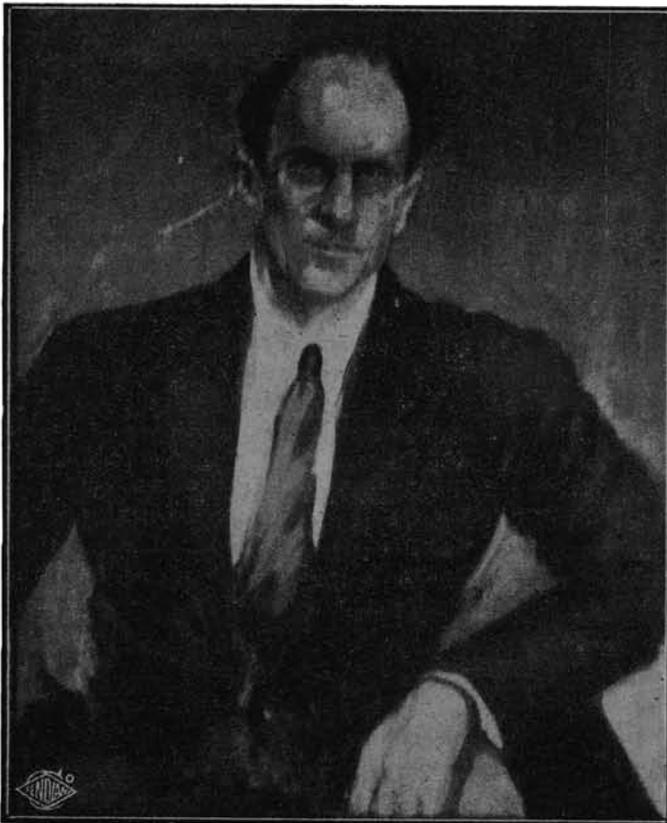
*Afin de goûter plus entière la douceur
De sentir longuement, longuement nos deux cœurs
Battre dans le silence...*

*Et puis, j'écouterai la douceur de ta voix;
Ce que tes mots diront je ne l'entendrai pas;
Mais je l'entendrai toute,*

*O toute harmonieuse et musicale proie !
J'écouterai se dérouler entre mes bras
L'hymne joyeux de ton corps.*

Emile DERMENGHEM.

NOS ARTISTES



N. Gogos : Portrait de M. J. Racine

Photos Racine



N. Gogos : Portrait de M. G. S.

Nous sommes heureux de reproduire ici, pour nos lecteurs, deux portraits brossés récemment par le talentueux artiste qu'est notre ami le peintre N. Gogos.

D'une facture large, à la forme attrayante et au coloris

merveilleux, ces portraits sont des œuvres hautement sincères derrière quoi jaillissent les vrais visages des modèles, avec une expression de vie intense qui les rend tout à fait remarquables.

BRINDILLES

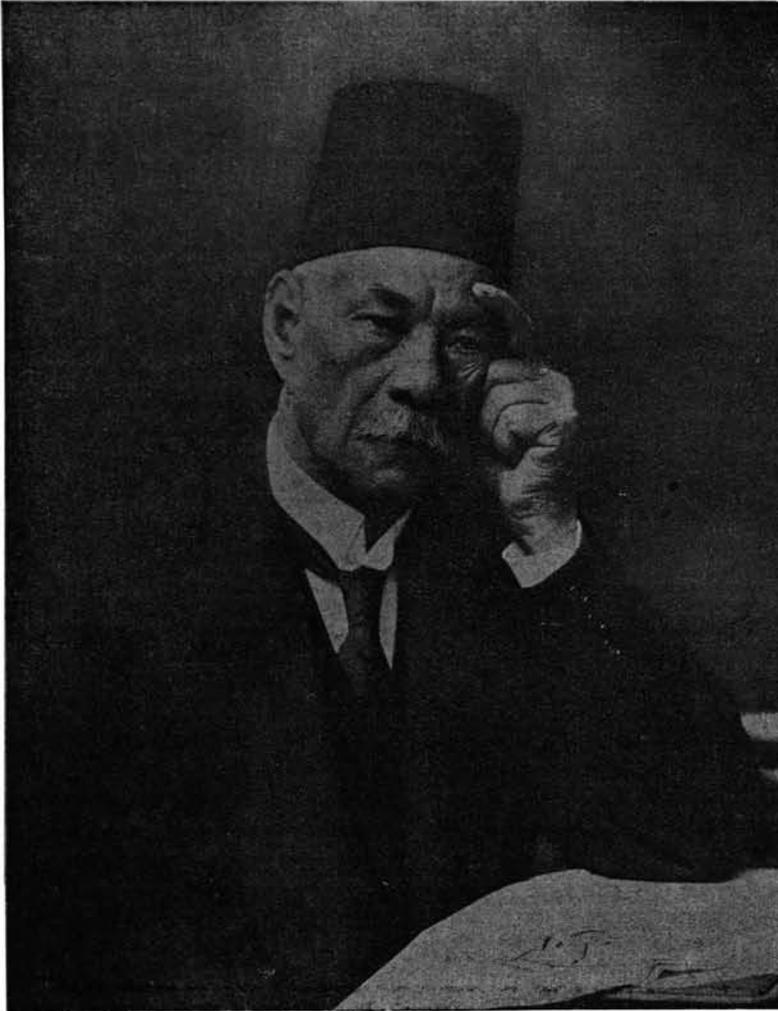
**L'être le plus petit a droit au plus grand espoir.
Le Mal n'est pas mal pour qui le commet.
C'est un grand apaisement pour l'âme, de reconnaître
la profondeur de son malheur.
La volonté est stérile ou l'idéal n'est pas né.
La plainte est un cri monotone.**

Le plus grand intérêt s'apporte d'une manière désintéressée.

**La fatuité ne s'adapte qu'à l'homme.
La plus grande richesse est au fond d'un berceau.
L'argent sort d'une race cosmopolite.
Il y a un seul genre : le genre humain.
On envie le philosophe, pourquoi ne pas le plaindre ?**

NIZZA.

Sur la Mort d'un grand patriote égyptien SAAD PACHA ZAGHLOUL



SAAD PACHA ZAGHLOUL

Il n'est point aisé de prévoir, dès maintenant, quelles seront les conséquences de la mort de Saad Pacha Zaghoul sur le mouvement politique du pays. Le fait que Zaghoul était le leader du plus important des partis politiques d'Egypte et le chef vénéré de la majorité parlementaire, nous permet d'avancer que sa disparition de la scène politique laissera un vide difficile à combler.

Cette disparition du chef survient à un moment où la question égyptienne va être remise sur le tapis pour recevoir une solution définitive. Et l'opinion de Zaghoul aurait beaucoup pesé et par l'expérience qu'il avait acquise et par la puissance réelle dont il était investi. Cette mort se produisant à un pareil moment fait songer aux peuples antiques qui croyaient que les divinités étaient envieuses et jalouaient le bonheur des mortels.

En attendant les changements qui ne manqueront pas de se produire aussi bien en ce qui concerne le Wafd que

la vie politique du pays en général, nous avons le devoir de proclamer notre admiration sans réserves pour la personnalité du grand Chef disparu et l'estime en laquelle nous le tenons pour toutes les vertus dont il a fait preuve durant sa carrière aussi longue que remplie d'aventures.

Zaghoul fut le créateur de la question égyptienne qu'il a menée tout près de la solution. Mais pour arriver à ces résultats que n'a-t-il pas enduré? Il fut éloigné d'Egypte par la force et dirigé d'abord sur Malte et, plus tard, vers les îles Seycelles. Ces exils avaient blessé profondément le cœur du Banni mais n'ont point diminué son courage ni atteint sa foi en la justice de la cause dont il avait assumé la défense et à laquelle il s'était voué corps et âme.

Et cette lutte éminemment difficile vient d'entrer dans la période du succès final. Parce que même si l'Egypte n'est pas à l'heure actuelle, tout à fait libre et indépendante, elle a néanmoins réalisé de très grands progrès dans ce sens. On peut aujourd'hui affirmer que la moitié du chemin a été déjà parcourue et que le but à atteindre n'est plus très loin. Quelques pas encore et la Nation Egyptienne se trouvera engagée dans la grande avenue qu'a préparée pour elle le grand Chef disparu -- l'homme qui a lutté et combattu, qui a souffert maintes épreuves, mais qui est allé toujours de l'avant, plein de foi, de courage et d'opiniâtreté.

Il est à regretter qu'il n'ait pas vécu quelques années encore pour voir le triomphe de sa cause et le couronnement de son œuvre. Le Destin s'est révélé cruel et injuste. Mais il a eu la suprême consolation de voir le succès partiel de ses luttes et de se dire qu'il a été le Protagoniste inégalable et le facteur primordial.

C'est pourquoi quand sonnera l'heure du triomphe final et que l'Egypte sera en fête, le peuple égyptien, libre alors et maître de ses destinées, cependant qu'il acclamera les collaborateurs encore vivants de Zaghoul, ne manquera pas d'évoquer avec gratitude le souvenir du grand Animateur de l'Idée Nationale, qui lui sera cher et précieux dans l'Eternité.

Les Arabes et l'Empire

Après les victoires de Lucullus que le désordre politique de Rome rendit infructueuses, Pompée reprit la campagne d'Asie-Mineure et triompha aisément de ses adversaires les rois du Pont et d'Arménie. Il eut le tort de ne pas écraser les Parthes tandis qu'il le pouvait encore, mais il eut l'esprit de réduire les peuples de Syrie et de Palestine à l'état des clients de Rome.

Cependant les conquêtes faites en Syrie et sur les frontières de Mésopotamie par le grand général n'eurent jamais le caractère de stabilité qui est propre aux autres acquisitions romaines; sans cesse quelque chose croulait, une pierre de l'édifice impérial s'effondrait, la frontière reculait, se modifiait, des légions devaient intervenir en faveur d'un client menacé, devaient châtier des pillards ou un prince rebelle et l'ennemi, toujours vaincu et toujours insoumis échappait sans cesse à la loi.

Cet adversaire fuyant et insaisissable, c'était l'immense peuple arabe, ou plutôt l'ensemble infini des tribus occupant la péninsule arabique, où ne pénétrèrent jamais les armes romaines, les déserts de Syrie, du Sinaï, la frontière de l'Euphrate et toutes les côtes du Golfe Persique et de la Mer d'Oman.

On connaissait mal ces régions insoumises. Les marchands seuls, syriens, juifs ou grecs, en avaient quelque notion, mais leur manque de connaissances scientifiques les empêchait d'en donner une description satisfaisante. Les notes de quelques géographes grecs, d'après les renseignements fournis par les généraux de la flotte d'Alexandre, la description de l'Orient par le roi Juba, permettaient seules de compléter ces données approximatives.

On savait que les Arabes du désert étaient divisés en tribus nomades, ayant chacune un chef, avec lequel on avait parfois à compter. Ces nomades vivaient sous la tente et s'appuyaient sur les châteaux-forts des princes, leurs alliés, qui s'installaient volontiers en travers des routes caravanières et y prélevaient, comme il convient, un droit de passage.

Les arabes de la Péninsule, des côtes du Golfe Persique et de la Mer Rouge passaient pour être sédentaires et l'on citait leurs villes et leur soixante-dix tribus, indépendantes les unes des autres.

Tacite, et, avant lui, Pline l'Ancien, vivant dans un siècle où la corruption commençait à franchir les bornes que l'esprit le plus large pouvait lui assigner, aimaient à opposer aux habitudes relâchées des Romains de leur temps la vertu et la sévérité des mœurs des Barbares dont le flot battait déjà les frontières encore inébranlées de l'empire. Et quoique peu connus, les Arabes participèrent à cette distribution gratuite d'éloges: « Ces hommes, — dit Tacite, — ont le corps sain et sont résistants à de longues fatigues ». Pline parle des mœurs patriarcales, dignes de l'âge d'or, des Sabéens sédentaires qui possédaient la forêt d'arbres à encens, située dans le centre de l'Arabie heureuse, et y oppose la cupidité des marchands d'Alexandrie.

Au reste leurs mœurs et leur genre de vie n'étaient pas mieux connus que ceux des Germains. On savait leur extrême sobriété; leur nourriture consistait en fruits, en galettes de farine d'orge simplement pétrie et cuite sans levain, en viande d'animaux sauvages. Ils élevaient des troupeaux de chèvres et de moutons et tiraient la plus grande partie de leurs ressources du lait et de la toison de ces animaux. Ils ignoraient l'élevage du porc et la plupart d'entre eux considéraient déjà ces animaux et les chiens comme des êtres impurs.

Leur religion était entièrement inconnue aux Romains. Pline nous parle de quelques grandes villes où l'on trouve de nombreux temples et lieux de prière; il nous cite les prêtres de la déesse Sabis, qui prélevaient la dîme sur l'encens de l'Arabie Heureuse.

D'ailleurs les Romains ne connaissaient guère que les Arabes Nomades des deux déserts, et ils n'eurent pas toujours à s'en féliciter. Lorsque Crassus s'avança avec son armée pour refouler les troupes Parthes, ce fut un arabe, que Plutarque appelle Ariamnus qui lui fit prendre un chemin incommode à travers le désert, ce qui épuisa les soldats et les livra exténués et assoiffés aux coups de la grosse cavalerie Parthe. Les Romains n'eurent même pas la satisfaction de punir le traître, qui passa à l'ennemi avant que le châtement ne pût l'atteindre.

Lors des querelles qui divisèrent les Arsacides, ce furent deux rois Arabes appelés Akbar et Izzat, que l'on vit trahir Méhandate dans l'adversité et passer dans le camp de son adversaire Gatarzès, plus fort et plus riche.

Pline s'émerveille de ce que la nation arabe soit celle où l'on trouve le plus de peuples vivants de brigandage, à côté de tribus paisibles et uniquement adonnées au commerce.

Cette nature double était la conséquence naturelle du genre de vie de ces peuples nomades occupant une contrée peu productive.

Les rois d'Orient qui les connaissaient songèrent à utiliser ces qualités guerrières et les attirèrent dans leurs cantons de frontière, et leur firent bâtir des villes, qui devinrent en quelque sorte les grand'gardes de leurs royaumes. C'est ce qui fit le roi d'Arménie Tigrane le Grand qui employa une tribu d'Arabes des tentes pour garantir les provinces méridionales de son royaume et qui fonda pour eux la ville d'Edesse.

Les Romains, de leur côté, employèrent occasionnellement quelques troupes auxiliaires Arabes; ils s'en servirent notamment lors de la prise et de la destruction de Jérusalem par Titus.

C'est ce rôle de gardes-frontières, remuants et coûteux, du reste, que les tribus limitrophes de la Mésopotamie jouirent longtemps entre l'empire byzantin et l'empire sassanide. Les Arabes du désert d'Arabie Pétrée et de Syrie, mêlés aux Syriens Nabatéens, nomades ou sédentaires, occupaient la grand'route caravanière qui joignit Gaza (sur la Méditerranée) à Forath et Térédon sur le Pasitigris et sur le golfe Persique. L'étrange et riche cité de Palmyre, isolée dans le désert, se rattachait par cette route au monde civilisé, et dépendait ainsi des Arabes. La ville de Pétra, capitale des Nabatéens, était un centre où se rencontraient les marchands de l'Orient et de l'Occident. Sans doute les Nabatéens et les Arabes, leurs clients, fournissaient-ils moyennant une honnête rétribution, des escortes pour protéger les caravanes contre les entreprises de leurs congénères nomades.

Par ailleurs, les Arabes occupant tout le rivage de la péninsule et les régions fertiles de l'intérieur étaient en relations suivies avec la Méditerranée. Leurs caravanes venaient des forêts odorifères des Sabéens, apportant l'encens jusqu'en Judée, en soixante-dix étapes. D'autres rassemblaient dans les riches cités de la côte de la mer Rouge le ladanum, la résine odorante, l'épine d'Arabie à la fois textile et médicinale; les topazes venues du pays des Troglodytes, dans le Sud; les perles du Golf Persique et de l'île de Tylos, qui produisait aussi du coton; la san-

darèse ou chatoyante, pierre précieuse qui venait du Hadramant; les améthystes, que l'on trouvait aux confins des deux déserts d'Arabie et de la Syrie; les opales et les gemmes innombrables de la Péninsule, trésors qui, de là, allaient se déverser dans la glorieuse Alexandrie, entrepôt des richesses du monde Romain.

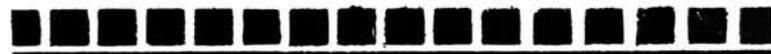
Les Arabes servaient d'intermédiaires entre l'Occident et l'Extrême-Orient. C'est par le port d'Acila, aux confins du monde connu, que l'on gagnait l'Inde, Ceylan, la Chine, d'où l'on rapportait les parfums, les soies, les vases murrhins, dont le plus petit valait 250.000 sesterces (deux mille cinq cents livres). D'Acila, par caravanes, les marchandises rejoignaient la route de la Méditerranée, apportant aux peuples d'Occident les trophées et le rêve d'un monde inviolé.

Le commerce avec les Indes, la Chine et l'Arabie enlevait aux Romains, vers la fin du premier siècle, et d'après l'évaluation qu'en fait Pline, une somme annuelle de cent millions de sesterces, soit un million de livres. «Telle est, — s'exclamait le grand naturaliste, — la somme que les femmes et le luxe enlèvent à l'empire, sans compensation!»

Protégé par les déserts, le peuple Arabe, riche et aventureux, demeurait ainsi, plus encore que les Germains, à l'abri de la civilisation classique; comme un creuset immense où s'élaboraient dans le mystère les germes de l'empire appelé à succéder, pendant le moyen âge, à la majesté romaine.

A. Abel, Dr. Ph.

Chargé de Cours à la Faculté de Lettres.



(Croquis de Juan Sintès).

Dr. Mahmoud Mahmoud
qui soignait Saad Pacha Zaghloul pendant sa maladie

BRINDILLES

Dans la rupture, l'homme raisonne, la femme pardonne.
La femme ne cherche pas à s'embellir mais à embellir son amour.

La femme adultère ne se méprise pas; elle se reconstruit un moral d'après sa faute.

Dans l'amour il y a trois degrés : admiration, indignation, indifférence.

Il y a une seule consolation dans l'amour, c'est la souffrance.

NIZZA.

Une belle fête suisse en l'honneur de la Terre

Terre de mon pays, nourrie par la lumière
Sourdement travaillée par les quatre saisons
O, terre de la vigne, terre du blé, terre
vivante comme un corps autour de nos maisons!

Pierre GIRARD.

Genève, Août 1927. (De notre Correspondant particulier).

Une des plus curieuses et des plus intéressantes fêtes suisses est certes celle qui a commencé, avant-hier à Vevey, sur le lac Lemman. Il s'agit de la fête des vigneronns qui se donne quatre fois par siècle et qui parvient à concentrer l'intérêt de toute la Suisse. La bonne petite ville de Vevey est, chaque fois et à cette occasion, prise d'assaut par les touristes de tous pays.

Cette fête dont l'origine remonte à plus de 150 ans est considérée par les habitants du canton de Vaux comme équivalente aux mystères d'Eleusis, la grande fête de l'Attique qui était consacrée — comme du moins on le laissait croire aux profanes — à la glorification du blé et de la terre natale. La fête de Vevey est célébrée tous les 25 ans pour magnifier la vigne et ses produits. A dater de 1819 elle commença à prendre une signification spéciale et une envergure qui la rapprochent, superficiellement toujours, des fêtes de l'ancienne Grèce. Car, malgré les protestations des catholiques fanatiques, le programme de la fête, parallèlement aux prières et aux processions, comprend des curieuses apparitions de Cérès, de Pallas Athéné, de Bacchus et de Silène

A la première représentation qui a eu lieu dimanche dernier dans le stade immense de Vevey, il y eut plus de 14000 spectateurs. Sur la piste de ce stade, si une telle dénomination peut être donnée à cette grande étendue de terre entourée de gradins pour le public, s'est déroulée la représentation la plus curieuse que l'on puisse imaginer. Deux mille personnes, portant les habillements les plus hétéroclites du monde, depuis l'antique tunique grecque jusqu'aux uniformes médiévaux et aux uniformes militaires du siècle dernier, ont défilé, joué et dansé.

La représentation symbolisait les quatre saisons de l'année et la signification qu'elles ont tant en agriculture qu'en viticulture. Des chars superbes, ne rappelant certes en rien les chars des fêtes de fleurs, ont défilé pendant qu'un orchestre, composé de deux cents exécutants choisis, interprétait la musique spécialement écrite par le compositeur M. Doret.

Superbes furent les reconstitutions de la vie des champs. Parmi les paysans se mouvant sur la piste sans aucune affectation ni gêne, il se trouvait également des centaines de chevaux, de vaches etc. La plantation de la vigne, sa culture et surtout la vendange ont été reconstituées de façon impeccable. La célébration des vendanges a été suivie d'une splendide danse bacchique.

Ainsi que le proclame notre confrère M. Muré, la fête de Vevey peut être considérée comme des plus réussies et des plus louables à la fois puisqu'elle magnifie les travaux de la terre qui demeurent et doivent demeurer toujours comme étant la plus noble et la plus naturelle occupation de l'homme. Dans le canton de Vaux, ainsi que dans tous les pays du monde, il y a une tendance bien nette du paysan à délaisser ses champs pour prendre le chemin de la ville. Et c'est un très grand service à lui rendre que de lui prouver de façon irréfutable et avec tout le charme dont sont entourées les manifestations artistiques, que le destin de l'homme des champs est meilleur et que sa vie est encore plus belle.

Paul SALVY.



NOTES
SUR QUELQUES
LIVRES

MA FEMME ET SON AMANT. — André Gybal. (*)

La condition nouvelle faite à la femme dans notre société actuelle, si profondément bouleversée par la guerre et l'évolution rapide qui en déroule, offre une ample matière à de multiples réflexions et a donné naissance à toute une littérature.

Les vieux cadres traditionnels paraissent vermoulus et craquent de toutes parts, la vie de la femme moderne diffère aussi profondément de celle de ses aïeules que sa silhouette de mince éphèbe gracile aux cheveux rasés de celle des belles dames à crinolines ou à manches à gigot. L'ancienne conception du mariage, lien sacré que seule rompait la mort, est bien loin de nous, le divorce entre rapidement dans les mœurs et certains, Paul Marguerite en tête, considèrent l'union libre comme la conséquence naturelle de cette évolution et envisagent sans fausse honte les problèmes que pose une situation aussi nouvelle : l'égalité absolue de l'homme et de la femme, cette dernière jouissant, à tous points de vue, de la même liberté que son mari.

Mais dans un ménage résolument moderne, ménage à trois et non à deux, de telles théories sont-elles compatibles avec l'orgueil et la jalousie du mâle ? Les faits se chargent bien souvent de donner un démenti sanglant aux novateurs trop audacieux, et le dénouement trop prévu a la banalité d'un fait-divers.

André Gybal, dans « Ma femme et son amant » envisage la situation sous un jour nouveau et ce n'est pas un mince mérite, à une époque où tout semble revêtir un uniforme, les livres comme les toilettes.

L'aventure de son héros, Wlamsch, un peintre flamand, descendant authentique des bourgeois, gais compagnons, solides buveurs, et grands travailleurs cependant que peignit Jordaens, ne diffère pas sensiblement de prime abord de celle de beaucoup de ses contemporains.

Très jeune, il fait un mariage d'amour, mais les exigences d'une nature avide de nouveau, la satiété qu'amène l'habitude le détachent de sa femme. Elle devient pour lui un compagnon sur l'affection solide duquel on peut compter, une amie douce et tendre qui soutient, encourage. Jamais, dans son orgueil de mâle satisfait, il ne vient à l'esprit de Wlamsch que Louise, sa femme, puisse souffrir et qu'elle trouve, à son tour, l'amant sur lequel elle déverse son amour inassouvi. Le hasard seul le lui fait découvrir. Logique avec lui-même, et ce qui est rare, mettant ses actes d'accord avec ses théories, il accepte cette situation nouvelle après une explication avec sa femme. « Les rôles sont renversés, lui dit-elle, tu demeures mon ami, mon petit, le plus jeune; c'est à toi que je donne mon cœur maternel, mais ne me demande pas ma chair ni cet amour qui nous dresse les uns contre les autres, qui fait de nous des adversaires. Nous sommes des vieux camarades, les liens sont plus doux maintenant. »

Ses travaux achèvent de l'apaiser, il goûte un bonheur calme et son fils vit, selon son expression, dans « l'éther de l'amitié ».

Mais un autre malheur les guette, la trahison de Paul Darel, de l'amant. Louise, atteinte en plein cœur, appelle son mari à son secours, c'est Wlamsch qu'elle prend comme confident, c'est à lui qu'elle confie la charge de défendre son bonheur menacé. Moment terrible. « L'occasion de reprendre « Louise est trop belle, moi je l'aime; lui, il n'est pas digne « de mon sacrifice. L'idée du meurtre, comme une mèche d'acier, me vrille le crâne... Son amant disparu, moi je re- « prends ma femme pour ne plus la quitter, pour ne plus la « tromper. Fidèle ? On ne sait jamais... Même apaisé par « l'âge je ne suis pas sûr de moi... J'ai compris, je n'ai pas « le droit de tuer Paul, je ne saurais pas le remplacer... »

C'est grâce à son intervention un peu brutale, (il faut lire le passage de la chasse sur l'étang) que Louise est enfin

pleinement heureuse, d'un bonheur plus doux parce qu'il a été âprement disputé.

Conclusion immorale, ou plus exactement amoral diront les censeurs. Ce livre ne vise qu'à être la peinture d'une exception, et les réflexions mélancoliques de Wlamsch qui terminent le volume ne nous laissent guère de doute sur les intentions secrètes de l'auteur. La nature se venge durement de ceux qui veulent enfreindre ses lois et la justice immanente n'est pas un vain mot.

Chacun de nos actes porte en lui sa récompense ou son châtement. « Comme je suis triste, s'écrie Wlamsch, jamais je « n'ai tant aimé ma femme. Allons mon cœur, silence ! tu « sais bien que rien ne dure. L'habitude qui détruit tout, « même l'admiration qu'on a pour la beauté, peut aussi dé- « truire le chagrin. J'ai bien le droit d'être fort, moi qui ai « vu tant de souffrances... J'ai le droit d'être un héros, moi « qui ai fait la guerre. »

(*) Edit. de France, Paris.

M. B.

LES HOMMES NOUVEAUX. — Claude Farrère (*)

Il ne faut pas confondre un « homme nouveau » avec ce que nous appelons un parvenu ou, plus exactement, un nouveau riche. Non, d'après l'auteur de ce roman, qui est en somme une forte page sociale, « l'homme nouveau », — ici le héros du livre Amédée-Jules Bourron, — c'est « un homme qui était jadis petit, et qui vient de grandir, mais qui sait pourquoi et qui le dit à tout le monde : par le travail, par l'énergie, par les bras, par la tête !... »

Or, ce héros, un Français qui est l'un des plus grands artisans de la grandeur du Maroc moderne, rencontre une jeune veuve d'officier de la grande guerre : Mme Séveral. Ruinée, réduite à s'expatrier pour refaire ce qu'en langue ordinaire on appelle sa vie, cette femme de vieille race et de grande famille, descendante des Sainte-Foy de Saint-Thivier. produit sur l'homme en pleine maturité qu'est Bourron, une impression foudroyante. En elle, ce dernier reconnaît tout ce qui lui manque : la race et cette finesse qui ne peut s'acquérir en une seule génération et qui fait qu'un être humain peut se prétendre civilisé, c'est-à-dire maître des événements et de l'heure, quelle qu'elle puisse être.

Si Casablanca est le port qu'il est devenu, c'est grâce à l'inlassable activité de Bourron. Ses bassins, ses jetées, ses quais, ses avenues, ses parcs et ses palais sont son œuvre. Et cependant, lui le créateur, maintenant qu'il pense à Christiane, (Mme de Séveral) se sent pauvre, désaxé...

A Christiane, un tel homme donne le vertige... Elle est d'un monde où depuis plus d'un siècle on s'est efforcé en vain de conserver, de sauver les apparences. D'un monde qui, peut-être, n'a plus que la façade. C'est vrai, elle est veuve, elle a librement aimé hors du mariage un homme qu'elle a, par remords, chassé de sa vie. Elle a aimé... et néanmoins elle se remarie, sans amour, pense-t-elle, avec Amédée-Jules : l'homme nouveau.

Alors elle devient l'associée d'une grande force humaine. A lui la combinaison des affaires, le lancement. A elle, la représentation... Sentir ? Bourron le peut, mais il est incapable de dire pourquoi, d'analyser. Respecter, il en est digne. Riche, sa richesse ne l'écrase nullement.

Christiane n'est pas isolée. Elle a des connaissances, un grand ami, Maurice de Tolly, chargé de la conservation des monuments marocains. En sa compagnie, pendant que son mari jette le plan de nouvelles entreprises, elle visite les merveilles du Moghreb... et d'abord le Jardin Bleu de la Kasba des Oudaïa...

La Kasba des « Oudaïa », tous les archéologues l'affirment, fut bâtie, voilà quelque sept-cent cinquante ans, par le grand Almohade Abou Yakoub Youssef et c'était dans le temps lointain, plutôt un couvent très fortifié qu'une simple ville : « Ribat el Fath », le couvent de la conquête. Le nom de Rabat n'a probablement pas d'autre étymologie. Il ne restait à peu près rien de la pittoresque muraille de jadis, et moins encore de la belle médersa adjacente, quand le protectorat français vint sauver les débris de ce qui avait été l'étincelante civilisation des Khalifes d'Occident. Il était temps, car, en vérité, c'était par tout le Moghreb croulant, la grande pitié des mosquées, des palais de jadis. La Koutoubia de Marakech, sœur aînée de la Giralda de Séville, s'ouvrait en deux, de haut en bas; et la fente dut être cimentée d'urgence. Les médersas de Fez s'émiettaient. La très sainte Karaouine elle-

(*) Flammarion, Paris

même chancelait; il fallut en grande hâte appeler toute l'architecture en consultation. Quant au Ribat el Fath, c'était pis : dégradée, démantelée, défigurée, ensevelie aussi sous l'exhaussement du sol, d'abord, sous je ne sais quel amas de huttes et de masures, ensuite l'enceinte, la vieille enceinte aux creneaux barbelés, aux bandes chaperonnées à la florentine, avait tout bonnement disparu... Maurice de Tolly, lui, avait deviné, découvert, puis exhumé, puis restauré, — oh ! très discrètement, avec plus de tact encore que d'amour, — cet Alhambra de Rabat, cette Kasba des Oudaïa, qu'il aimait comme s'il l'eût faite, et non pas ressuscitée... »

Maurice de Tolly... Avec lui seul Christiane peut parler la langue qui est sienne, parce que tous deux sont de vieille race : celle qui avait encore des scrupules. Est-ce uniquement l'énergie, l'intelligence et la chance qui ont assuré le triomphe de Bourron ? Certainement, pense de Tolly... Quant à Christiane, elle ne sait que penser.

Depuis que son mari s'est jeté dans l'exploitation des oliviers de l'Atlas dont il n'a pas encore obtenu la concession... Christiane est inquiète. Pour la première fois, elle vient de comprendre son rôle : celui d'une associée. Et pour cette première fois, elle sait qu'elle ne peut le jouer parce qu'il lui faudrait faire appel à l'homme qu'elle a autrefois banni de son cœur, le Commandant de Chassagnes, et de qui dépend tout le succès de l'entreprise.

Les événements se précipitent. Grâce à la générosité de Chassagnes, Bourron aura le monopole de l'exploitation des oliviers. Mais Chassagnes meurt et, ce même Bourron perd le cœur de Christiane.

On peut, en effet, s'adapter à bien des choses dans la vie. Avec la richesse, le confort, tombe peu à peu la cendre de l'oubli qui efface le souvenir de la vie ancienne. Mais, que par le sacrifice, celle-ci vienne à surgir dans un dernier appel... Alors, c'en est irrémédiablement fini du présent glorieux mais sans âme...

Chassagnes est mort. Sur son pauvre lit d'hôpital militaire, Christiane l'a vu. Trop tard. « Jaune comme la cire, avec, entre ses paupières mal closes, un regard formidable, et, sur ses dents mal cachées, un terrible sourire... »

Construire ? Edifier ? Créer ? Cet homme généreux et de vieille race ne l'avait su. Mais il n'avait plus vécu que pour le devoir. Pour sa poésie même : l'honneur. En silence, il avait souffert. Et il avait su mourir en homme, en héros...

Pourquoi Christiane en voudrait-elle à Bourron ? Ils ne s'étaient pas compris. Elle s'était laissée séduire, tenter; enfin, elle était femme et il était homme toute de la race « des conquérants, des maîtres. Le maître, ensuite, s'est révélé brutal, grossier et obtus. Soit ! Maître tout de même. » Honte ! Toute la responsabilité était sur elle, sur elle seule... Rien à faire, qu'à s'éloigner, quitter cette terre, trompeuse comme toutes les terres de mirages.

L'homme de Casablanca, le véritable grand duc de l'Atlas, tel est Bourron... D'un grand homme, il a le courage, le cerveau. Hélas ! ce qu'il vient de comprendre, c'est qu'il est sans naissance. En un mot : qu'il n'est pas un gentleman.

En France, accompagnée de Laure Bourron, fille d'Amédée-Jules, Christiane s'en va. Pour le monde, grâce à Maurice de Tolly, les apparences sont sauvées : Christiane chaperonne sa belle-fille qui va parfaire son éducation.

Quant à Bourron, instrument de la prospérité du Maroc moderne, il reste à sa tâche. Et il l'accomplira.

Où à l'heure présente les vieux cadres de la vie sociale craquent de toute part. Nul ne peut le nier. Chambardement. Déséquilibre. Inquiétude. Souffrance... Avènement de valeurs nouvelles : matérielles surtout. Premier rang tenu par les hommes d'intérêt, les hommes de proie, du charnier, de la lutte vitale. Féroce, effrénée, implacable.

Sans transition ou presque ce qui était en haut est en bas. Aussi J. Kessel a-t-il pu écrire sans mensonge **Princes en guenilles**. Ce qui était en bas est en haut... Les étapes chères à Paul Bourget sont non seulement franchies à grande vitesse mais... brûlées.

Grand est le mérite de Claude Farrère, d'avoir dans cet ouvrage, non seulement constaté, mais fait apprécier ce fait social.

Jeanne MARQUÉS

LA POÉSIE REPRÉSENTATIVE

A. DOXAS: Offrande aux vents, poésies (*)

La question de la poésie « pure » a fait verser beaucoup d'encre; la vraie poésie, malgré ces torrents noirs et salissants, est demeurée toujours blanche et sans impuretés. La déesse raison a mis bon ordre dans la controverse.

Toutefois pour les quelques rêveurs que compte encore notre sublime époque, où règne l'apothéose du crétinisme intégral, l'humble poésie reste toujours et quand-même un sujet d'actualité palpitante. Peu importe le nombre d'adeptes conquis par les grâces de la poésie dite « pure ». Un nouveau problème, relatif au premier des arts, si une hiérarchie dans les arts est compréhensible, vient solliciter notre attention. M. A. Doxas, d'Athènes, dans son élégant volume de poésies **Offrande aux vents**, vient susciter la grande question de la poésie représentative, question qui peut avoir dans le domaine de l'inspiration artistique des répercussions incalculables, si j'ose employer ici, prise au sens propre, une formule diplomatique usée jusqu'à la corde.

Définissons d'abord, selon le poète, la poésie représentative. D'après l'exemple dont il illustre sa théorie à la fin du volume, on croirait volontiers, qu'il n'entend que ce genre de poésie qui admet sur une scène une interprétation visuelle simultanée avec la lecture sur la récitation d'un poème. Certes ce champ est trop limité, et la possibilité de la réalisation scénique d'un texte en vers excluerait bon nombre des poèmes — et les plus beaux — dont s'enorgueillit la gent poétique. Il est certain que M. Doxas ne choisit le poème qu'il interprète visuellement, que dans le but de mieux faire comprendre sa théorie. Il nous semble qu'en principe, il admet n'importe quel genre de poésie pour illustrer ses essais et dès lors nous pouvons définir son système comme la transposition de la matière poétique, du vers, du domaine verbal dans le camp visuel.

Comment une telle transposition serait réalisable ? C'est le nœud du problème, que M. Doxas se contente de poser. Peut-on le résoudre ? C'est déjà un autre problème.

Evidemment pour quelques fragments de la poésie épique, pour la poésie narrative, la fable ou l'apologue, les difficultés, quoique nombreuses, ne semblent pas insurmontables. S'agirait-il cependant de hautes envolées lyriques, des sonnets sibyllins, ou des stances symboliques, comment s'y prendra-t-on ? Quel poète du décor illustrera Moréas ou Mallarmé par exemple ?

Mais personne ne vous oblige à vous attacher au texte comme un mollusque, nous dira un subtil contradicteur. Créez l'atmosphère...

Créer l'atmosphère. C'est facile à dire. Excusez du peu.

Si nous nous tenons à la définition de la poésie représentative que nous venons de formuler, il s'agirait d'examiner les possibilités de la transposition du vers, la matière poétique, dans le domaine visuel. Le concours du théâtre s'y offre spontanément, celui du cinéma aussi, donc que faire de ce pauvre bébé encore dans les langes ? Il ne saurait pour le moment nous aider qu'à la transformation rapide du décor, et encore... il faudrait une dose immense de bonne volonté.

Ainsi, pour le moment, seuls les moyens d'expression du théâtre, et encore dans un cercle rétréci, peuvent nous être utiles à quelque chose. Les progrès de la mise en scène nous seront aussi infiniment précieux. La contribution sonore du théâtre (monologue, dialogue, chant) nous offre encore des ressources insoupçonnées. Le poète du décor, le poète de la mise en scène tendent les mains au poète tout court. A priori, la poésie représentative peut être considérée comme une réalisation à brève échéance à condition que, dès maintenant, les techniciens s'y mettent.

Pour l'auteur de ces lignes la « visualisation » — que l'on lui excuse ce néologisme barbare — même du texte le plus rebelle, le plus abstrait, le plus éthéré est possible. Les difficultés existent, et elles ne sont pas minces, certes, mais enfin la création de l'atmosphère poétique, comprise dans le cadre de notre définition, n'est pas inatteignible. Le lyrisme et le symbolisme exigeront un autre doigté que la narration, c'est clair.

Mais le fond du problème n'est pas épuisé. Le mérite de la belle théorie de M. Doxas est celui de nous révéler successivement des nouveaux horizons esthétiques que nous dévoile précisément la complexité du système qu'il préconise.

(*) Editions de « Pan », Athènes

Faisons table rase des difficultés; anticipons, et admettons-les comme résolues d'avance. Qui nous garantirait que cette visualisation répondrait, à l'attente des amateurs de poésie, devenus spectateurs ? Déjà la simple déclamation d'un poème est une désillusion. Les récitants, en général, souillent la pureté poétique de leur inévitable cabotinage. Au lieu de servir de poète, ils s'en servent effrontément. Le propre de la poésie étant de susciter dans l'âme du lecteur, suivant son tempérament, les mêmes sentiments qui ont agité le poète, il en résulte que la communion entre le lecteur et le poète est purement et essentiellement subjective. Il n'y a peut-être pas deux lecteurs qui comprennent et qui sentent une poésie de la même manière. Peut-être aussi l'immatérialité de la poésie est son charme principal. Or, dans ces conditions, la poésie représentative ne serait-elle pas une matérialisation trop uniforme, une standardisation trop directe de l'art le plus rebelle à toute autre interprétation que celle de l'intellect? C'est, croyons-nous, l'objection la plus sérieuse que l'on puisse opposer à la théorie de M. Doxas.

Evidemment l'avenir en décidera. Pour notre compte nous croyons que la meilleure manière d'arriver au but est toujours d'en envisager, voire de surfaire, les difficultés. On les surmontera d'autant plus facilement si elles ne sont point insurmontables. Dans le cas présent il y en a deux d'importance. La première **d'ordre technique**, concernant l'illustration matérielle du vers le plus abscons. Elle sera résolue à condition de dénicher l'oiseau rare, le poète du décor. La seconde **d'ordre esthétique**, qui rend la conception même de la poésie représentative impossible, à moins que cette conception n'entraîne par la suite toute une transmutation des valeurs et des lois esthétiques.

La question est de taille et dans la nouvelle théorie de M. Doxas il y a un remuement d'idées remarquable; d'un coup de baguette de magicien le poète a mis en branle l'art pictural, l'art sonore, celui du décor et de la mise en scène, la plastique, l'esthétique même ! Que nous sommes loin des tout petits poèmes « en prose », ces nains claudicants qui rampent dans la fange...

Paris, 10 - VIII - 1927.

M. VALSA.



(Groquis de Juan Sintès)

MAHGOUB SABET

Député d'Alexandrie et leader du parti ouvrier qui vient de tourner... non un film... mais les ministères.

Sonnets Italiens

IV. AU TOMBEAU DE SHELLEY

*Le poète nordique, au fin visage pâle,
Rejeté par les flots méditerranéens,
Ne gît point dans le sol sous le marbre incertain
qui rappelle le nom et la date fatale.*

*Son corps était trop beau pour la terre brutale
Et son esprit trop grand pour le sépulcre nain.
On mit sur le bûcher son cadavre hautain
qui flamba glorieux comme Sardanapale.*

*La nature est ta tombe, ô cœur des cœurs aimants !
Car ton être est dissout dans les quatre éléments !
L'eau, qui causa ta mort, de toi voulait s'éprendre;*

*Ton sang, couleur de flamme, a coloré le feu.
Les parfums de ton âme ont embaumé l'air bleu,
Et la terre a reçu le tribut de tes cendres.*

VI. LA COUPOLE DE SAINT-PIERRE.

*Michel-Ange est depuis quelques temps morne et triste.
Ni la subite mort du pape Jules deux,
Ni les femmes fuyant son visage hideux
N'avaient tant rembruni l'âme du grand artiste.*

*Cependant les hommes et la gloire persistent,
Et les œuvres sont là qui disent encor mieux
Le génie étonnant, fort et prestigieux
Auquel pas un projet complexe ne résiste.*

*Mais que font désormais, au chagrin qui s'obstine,
Moïse, la Pitié, la Chapelle Sixtine,
Tous ces produits géants d'un concept surhumain,*

*Puisque, seul, le vieillard songe avec amertume
Qu'il ne verra jamais, sur l'horizon romain,
S'arrondir la Coupole immortelle et posthume !*

VII. LA VILLE ETERNELLE.

*Etranger, si tu veux contempler toute Rome,
Gravis le Janicule, à pas lents, vers midi,
Et tu découvriras, sous le soleil tiédi,
La capitale ayant le monde pour royaume.*

*Les monuments anciens que ta mémoire nomme,
Le Panthéon et le Colisée arrondis,
Tracent leurs noirs contours par l'histoire agrandis,
Et les temples chrétiens surélèvent leurs dômes.*

*Tu comprendras alors, par ce panorama,
Ce que fut la cité des césars et des papes
Doni l'éblouissement et le faste te frappent.*

*Mais afin d'approuver celui qui proclama
Qu'ici-bas tout est vain sauf une âme qui vibre,
Regarde : sous les ponts passent les eaux du Tibre...*

Été 1927.

Giovanni MOSCATELLI.



Chronique Cinématographique

LES REPRISES

Les Grands — Voici un film charmant qui nous transporte dans le cadre ravissant du lycée d'Aix où il a été tourné durant les vacances. — Les plus petits rôles sont interprétés par des acteurs de premier ordre. En effet, au premier plan nous trouvons : Max de Rieux, Jeanne Helbling, Fabien Haziza et le petit Jean Paul de Baer; dans les rôles secondaires : Georges Gauthier, Henri Debain, Paulette Berger, Emile Saint-Obert, Paul Jorge, Alexis Chasne, Georgette Sorelle, Suzanne Talba, Jacques Christiany, Maurice Touzé, etc.

Avec une pareille distribution, ce film ne pouvait être que parfait. — Max de Rieux est le collégien droit et franc qui préfère se laisser accuser d'un vol plutôt que de compromettre la femme du principal qu'il aime. — Jeanne Helbling est jolie et pleine de charme. — Fabien Haziza incarne à merveille le type classique du cancre. — Le petit J. P. de Baer joue avec une maîtrise de grand artiste. — Enfin Henri Debain et Saint-Obert ont campé des silhouettes comiques d'une vérité saisissante.

Le Cygne Noir — avec Hélène Chadwick, Marie Prévost et Monte Blue. — Histoire longue, banale et peu faite pour le cinéma.

Elle met en scène deux sœurs : l'une laide et bonne (le cygne (?) noir), l'autre jolie et frivole (le cygne blanc); un homme s'éprend de la meilleure qui partage son amour, mais la sœur l'en détourne, le séduit et se fait épouser. Il reconstruit vite son erreur et la fin nous laisse prévoir des arrangements possibles. — Marie Prévost est pleine d'entrain et charmante dans sa frivolité. — Hélène Chadwick se tire assez bien d'un rôle ingrat (la pauvre femme pleure pendant les sept parties). — Les décors sont passables mais les toilettes du plus américain mauvais goût.

Le Faux Prince — Film insignifiant qui sert de cadre aux acrobaties d'Harry Peel. — Sujet ordinaire, interprétation médiocre, costumes grotesques.

Incognito — avec Adolphe Menjou, Bessie Love et Greta Nissen. Nous revoyons ce film pour la quatrième fois mais nous ne devons pas nous en plaindre : C'est du « Menjou » le meilleur. Son jeu fin, ironique et nuancé éclipe celui de ses partenaires. C'est lui la véritable « vedette » du film; il est cependant fort bien secondé par l'amusante Bessie Love et par la délicieuse Greta Nissen. — Parmi les tableaux les plus réussis, il faut citer tout particulièrement la scène du « scenic-railway » qui est une merveille de composition.

Rêve de Valse — Décidément le film, en Allemagne, tourne à la gaieté. Le Caire a eu la bonne fortune de voir dans la même semaine : « Sa femme, l'inconnue » avec Lil Dagover et Willy Fritsch et « Rêve de Valse ». La charmante opérette de Strauss est aussi amusante à l'écran qu'à la scène, d'autant plus que pendant la représentation un orchestre a interprété la partition. — Il faut parler d'abord de Mady Christian : Bien qu'elle soit reléguée troisième sur la distribution, elle surpasse ses partenaires par sa grâce et son entrain. Xénia Desni est également charmante. Willy Fritsch, élégant et beau, est un jeune premier idéal. — Le seul reproche à faire à ce film est sa photo toujours très sombre qui sent trop le studio. Les clairs de lune factices sont assez mal réussis mais nous y voyons avec plaisir quelques monuments de Vienne et les fameuses brasseries.

Son Aimée — Ne pourrait-on pas laisser reposer en paix ce pauvre Valentino ? Le Métropole à l'occasion de l'anniversaire de sa mort nous présente ce film à grand renfort de publicité. Il ne réussit qu'à nous dégoûter à jamais du fameux acteur et de Mae Murray qui, lorsqu'elle n'est pas bien mise en valeur, devient vite énervante.

D'où sort donc ce vieux film ? L'un des premiers de Valentino sans doute. Il y est fort médiocre et l'on devait nous laisser sur une meilleure impression. Et puis n'est-il pas temps de s'occuper, de préférence, d'autres artistes vivants qui le valent ou même le laissent bien loin derrière eux ?

La mort, les funérailles, les évanouissements de Pola Negri (excellente réclame pour cette artiste) ont accru la réputation de Valentino au détriment de celle de Chaplin. De

ce joli garçon on a fait une sorte de demi-dieu. Au contraire, la mort de Georges Vaultier, (lequel pourtant était supérieur en talent au beau Rudi) est passée presque inaperçue.

L'Avocat — Ce film nous paraît bien décousu. Peut-être à cause des nombreuses coupures qu'on y a faites, il est littéralement massacré. Mais nous ne pouvons qu'admirer les interprètes qui sont parfaits : Rolla Norman, Mlle Miralles, Silvio de Perdrelli, Chennevières; Mmes Irma Perrot, de Castillo, Mea. — Les extérieurs que l'on a, par bonheur, laissé subsister sont pour la plupart admirables.

La Marraine de Charley. — Sydney Chaplin se montre dans ce film le digne émule de son frère; chez lui la gaieté est franche, débordante, sans le moindre soupçon de mélancolie, à l'encontre de Charlie.

Ne cherchons pas dans ce film de la vraisemblance ni ces situations compliquées qui font l'intérêt de certains vaudevilles; Sydney Chaplin y est d'une drôlerie irresistible; on rit et c'est l'essentiel.

M. B.



POÈMES MÉTACHORIQUES

I

La plaine tourne autour de moi. De grandes taches de cuivre s'étalent sous mes pieds indifférents aux agacements du chaume. Le ciel saigne d'une blessure rayonnante.

O Soleil, mon dieu, que m'importe de savoir que tu ressusciteras, si je te vois maintenant périssable, baissant la tête sous le poids d'une fatigue divine, dans une gloire, nouveau bûcher d'Hercule ?

Terre, mon anxiété t'interroge fiévreusement.

Beauté de tes taches multicolores et diversement lumineuses. Emouvantes inflexions des champs indéfiniment prolongés. Beauté qui va sombrer dans la très-puissante Nuit, émouvante et mortelle beauté. Je reste inquiet et inassouvi. Cette plaine qui recule sans cesse et tourne autour de moi, cette plaine est un long cri d'angoisse.

II

La Forêt est un îlot dans la plaine qui monte à l'assaut de ses lisières, bat ses arbres du flot de ses luzernes et de ses blés. La Forêt est un îlot dans la plaine.

Elle m'accueille.

Le sable brille où s'enfoncent mes pas; certaines feuilles luisent ineffablement. Des troncs des pins se détachent sur la pourpre occidentale.

J'aime jusqu'au délire le frémissement de tes branches, ô déesse multiforme, sereine et tourmentée, ô Vibrante, ô Saine, ô Mystique, ô Très-Indifférente.

Mais en vain j'ai cru voir trembler de pitié tes feuilles et tes branches se pencher vers moi comme pour une caresse. En vain j'ai mêlé mon amour d'homme à tes forces inconscientes, effondré aux pieds nouveaux des hêtres.

III

Je suis sorti de la forêt, et me voici de nouveau dans les champs maintenant pleins de nuit. La route mène vers la Ville. Il fait si sombre que son long sillage gris se dessine à peine sur le néant des choses vivantes. Invisibles, les nuages se déroulent devant les astres.

Il fait une nuit parfaite, ni sentimentale ni tragique, ni triste ni gaie, ni douce ni farouche. Une nuit parfaite sur toutes les choses extérieures.

Je possède mon âme.

Emile DERMENGHEM.



SACCO & VANZETTI

A l'heure où paraîtront ces lignes peut-être ne sera-t-il plus de mode de parler d'eux. Mais qu'importe, nous osons défrayer la chronique de leur souvenir, et leur envoyer à travers les mondes différents où nous sommes, un dernier salut.

**

Il exista il y a quelques années dans une petite ville du nouveau monde, deux hommes qui, par leur labeur et leur maintien, avaient su gagner l'estime et la confiance de leurs concitoyens. De conditions modestes, d'un moral très élevé, leur seul défaut paraissait être celui de ne point se faire à la divine Résignation et de croire en des jours terrestres meilleurs.

Or, il fut un temps, pas très lointain, où cette Grande République avait voué une haine particulière à tout ce qui touchait les Gouvernements d'un Etat continental. Il lui en voulait, peut-être de s'être libéré du joug d'un despote, et ne pouvant, étant donné leur éloignement respectif, lui disputer par les armes ses récentes victoires, elle ne trouva pas autre chose que d'incarcérer, expulser, sinon martyriser tous ceux des nationaux de cet Etat continental, qui vivaient sur le territoire de la république.

Mais la haine est aveugle. Partie sur ce chemin tortueux, elle en vint à ne plus souffrir la présence de nationaux d'autres pays continentaux, et résolut, coûte que coûte, d'expurger les nombreux émigrants — notamment latins — de leurs éléments éclairés.

Les occasions se présentaient fréquemment pour l'exécution de ces ukases : les moindres crimes, le plus banal fait divers donnaient lieu à des rafles d'étrangers.

Or, un jour, un crime assez hardi avait été commis dans l'Etat du Massachussets. Une automobile portant de l'argent destiné à un particulier était vivement arrêtée, ses occupants abattus à coups de revolver, et le contenu emporté. Naturellement l'occasion était on ne pouvait meilleure pour faire jouer les lois draconiennes. Des témoins prétendirent avoir reconnu des Italiens. Descentes et perquisitions amenèrent l'arrestation de quelques individus suspectés d'anarchie, dont Sacco et Vanzetti.

Un à un le parquet est obligé de libérer les détenus, sauf ces deux derniers dont l'alibi fourni ne lui semble pas catégoriquement établi. Or, jugez-en : l'un, à l'heure du crime, parlait avec le Consul Italien d'une autre ville à distance de 23 kilomètres; l'autre vendait du poisson à plus de vingt personnes, qui toutes viendront en témoigner.

Mais la police, mais le parquet, mais la justice voulaient des criminels, pour rassurer les « possédants », voulaient que ces hommes fussent des criminels, et bientôt les efforts conjugués de ces omnipotences allaient rassembler des preuves de crime, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles constituent un chef-d'œuvre de faux.

Trainés devant les assises, questionnés, harcelés par un Juge et un Avocat d'accusation, à l'affût de réponse à sous-sens

ambigu, les accusés réfutent les arguments. Vainement font-ils ressortir les contradictions des témoins dits oculaires (contradictions tellement cocasses qu'il ne faut pas y regarder deux fois pour s'en convaincre), vainement citent-ils à la barre de nombreux témoins, eux aussi oculaires, mais à décharge : rien n'y fait, ils sont condamnés à mort.

Naturellement ils récusent leurs juges, ils font appel, mais ô nouveauté dans les annales judiciaires, le Juge d'appel est le même qui avait rendu le jugement de 1ère instance. Ce seul fait devait entraîner l'incompétence du Tribunal. Eh bien non, les débats d'appel se poursuivent sous ce Juge qui les recondamne à mort.

Cependant l'exécution est différée pour permettre la revision du procès. Entretemps, un criminel arrêté avoue être un des complices de l'affaire pour laquelle Sacco et Vanzetti sont condamnés; il affirme leur innocence complète. Mais croyez-vous qu'on le croit ou qu'on y fasse semblant. Non. Le Juge Thayer, fort de sa conscience, sait ce qu'il a fait : condamne et recondamne. Il suit patiemment les accusés dans le maquis de la procédure, il veut leur ôter tout espoir dans une justice humaine.

L'opinion publique s'en saisit. Des deux mondes, un appel retentit pour la justice. Des comités de défense se constituent. Ils font ressortir le caractère monstrueux de ce déni de justice. Ils montrent, démontrent combien les idées politiques et sociales des accusés ont pesé dans la balance des Justiciers. Rien n'y fait encore. Recondamnation à mort. Exécution dans peu de jours.

Les masses s'émouvent de toute part. Un seul cri pousse le mot Grâce. Grâce pour ceux qui, durant sept ans, ont souffert et expié au centuple un crime dont ils sont innocents. On fait appel aux sentiments humains du Gouverneur Fuller. C'est encore vainement. A l'encontre du bon sens mondial, à l'encontre des plus simples éléments de justice et pitié, le Juge Thayer et le Gouverneur Fuller font électrocuter ces hommes.

Ils n'ont pas compris qu'exécuter des meurtriers problématiques ce n'est pas faire œuvre de justice, mais sombre barbarie.

**

Sacco et Vanzetti ne souffrent plus. Leurs juges les ont tués. Il nous est resté, à nous, un peu d'angoisse et beaucoup de mépris. Il nous est resté le sentiment qu'entre les injustices des hommes, il n'en a jamais été faite de plus grande que celle-là.

A. S.



Sanglots

Pour mon ami Stavros Stavrinou, fraternellement.

J'ai vu la mer. Quelles plénitudes ce grand secret m'a révélées. Je me suis bercé aux sons de ses accents fulgurants, tristes et joyeux. Ainsi, mon âme, ma chair sont emportées par les cris des loques humaines, vers les rivages inconnus de la pitié et de l'amour

J'ai vu la mer. Les hommes l'ont souillée, cette grande et bienheureuse chose. Ses lames sont les complices des grands crimes. Nul cœur n'a compris ses plaintes, — plaintes de miséricorde et de douleurs folles. Mon âme pourtant a voulu les voir. Elle s'est penchée sur le gouffre. Horreur !

J'ai vu la mer, au carrefour du monde, telle une plaine de sang. Longtemps figée dans les terreurs angoissées, mon âme erra triste et désespérée... Rien ! L'humanité sincère disparut : place aux épouvantes, aux retours sanglants, aux ardeurs meurtrières... Enfer éternel !

E. G. GAHEN.

L'HUMOUR LITTÉRAIRE



Paul Valéry emporte en vacances les livres d'Anatole France qu'il ne connaît pas... bien qu'il ait prononcé son éloge à l'Académie.



Louis Bertrand s'endort en lisant le discours de réception de Paul Valéry.



Joséphine Baker publie ses mémoires.



Paul Souday, le célèbre critique du « Temps » qui mène une campagne contre le cinéma.

La Finance

La bonne tenue des valeurs et la fermeté dans leurs cours, voilà l'allure générale de la Bourse du Caire; et, quoique l'activité dans les transactions se trouve très réduite, les tentatives de reprise se font sentir et influent visiblement sur la tenue du groupe où elles se produisent.

La hausse et la stabilisation du coton dans les environs de 39,50 sont les facteurs uniques du bon maintien de nos valeurs.

Cependant, comme il arrive souvent à l'époque de l'année où nous sommes, les rangs de la clientèle assidue des « professionnels », pour ainsi dire, se sont éclaircis, et ces vides momentanés, expliquent ce ralentissement de l'animation sur notre marché.

Nos fonds d'Etat, quoique rarement cotés, ne sont pas moins dans le mouvement de la hausse. Les valeurs bancaires ont connu un des cours attendus depuis longtemps.

C'est ainsi que l'action ordinaire Agricole a atteint Lst. 7 3/4, que la National Bank dépassa largement Lst. 36 -/-, que la Banque d'Orient, dont, il faut beaucoup espérer, a été échangée au delà de frs. 60, que la Société Générale a atteint facilement 75 francs.

Dans le compartiment des Eaux, la même animation sur l'action de Jouissance Eaux du Caire.

Dans les Sociétés Foncières, l'action du Crédit Foncier Egyptien atteint les frs. 10 40, tandis que les obligations sont presque apathiques. La Gharbieh Land Co. connut de très nombreuses transactions, et toujours dans le sens de la hausse.

La Béhéra, elle, suit, pas à pas, les fluctuations du coton.

Dans les Sociétés Immobilières, l'action Héliopolis, qui était en vedette lors de la baisse du coton, est oubliée peu à peu. L'action Suburban qui a haussé déjà de Lst. 1/4 fait beaucoup parler d'elle ces jours-ci. On en dit généralement du bien. Les Sociétés Industrielles connaissent une grande activité ces jours-ci, et spécialement la Port-Said Salt pour laquelle il n'y a point de pessimiste, et les actions ordinaire et privilégiée Sucreries d'Egypte.

Les Egyptian Hotels, dont le mouvement de hausse a déjà eu lieu, se maintiennent solidement à Lst. 7 13/32.

Les titres à procès reviennent à la mode et connaissent un renouveau d'actualité dû surtout à des rumeurs. Nous ne saurions trop conseiller à notre clientèle de se débarrasser de ce ramassis de titres à valeur douteuse pour entrer les yeux fermés dans nos bonnes et solides valeurs égyptiennes.

SERVICE MARITIME ROUMAIN
BUCAREST

Départs réguliers d'Alexandrie (Quai 21) pour
LE PIREE — CONSTANTINOPLE — CONSTANZA
par les bateaux de luxe *Dacia*, *Regele Carol I*, *Romania*.

PRIX RÉDUITS D'ÉTÉ JUSQU'EN NOVEMBRE

Agents Généraux pour l'Egypte :
N. V. Wm. H. Muller & Co.

ALEXANDRIE LE CAIRE PORT-SAID
14, rue Stamboul 48, Place de l'Opéra 27, rue América
Tél. 946 Città Tél. 3704 Ataba Tél. 141

PROCHAINS DEPARTS

<i>Regele Carol I</i>	le 13 Sept.
<i>Romania</i>	20 "
<i>Dacia</i>	27 "

Echos et Informations

— M. Paul Dupuy, Directeur du « Petit Parisien », Vice-Président de la Presse Parisienne et Sénateur des Hautes-Pyrénées, est décédé.

— Vient de mourir également, à Vittel, l'académicien Robert de Flers. De Flers, devenu directeur du « Figaro », s'est révélé journaliste de grand talent. Comme auteur dramatique, et en collaboration soit avec Armand de Caillavet soit avec M. Francis de Croisset, il a connu les plus grands succès.

— Les amis de Lord Asquith, comte d'Oxford, vont lui offrir L.E. 20.000 et une rente viagère de L.E. 2.500 pour les services rendus à l'Empire.

— Une dépêche de Londres nous apprend que le champion Ishak Hilmy s'entraîne à Gris-Nez pour traverser la Manche à la nage.

— Le Grand Prix d'Espagne Automobile a été gagné par Benoît sur « Delage » couvrant les 692 kms. 600 du parcours en 5 heures, 20', 45".

— Le Grand Prix de Rome pour l'Architecture a été attribué à M. Leconte, né à Mans en 1894.

— Une dépêche de Naples nous a appris la mort de la célèbre romancière Mme Mathilde Serao. Mme Serao était née à Patras (Grèce), de mère grecque. Elle vivait séparée de son mari, feu Scarfoglio, décédé avant elle.

— « Les Messages d'Orient » publieront sous peu « Le Cahier Japonais », 1000 exemplaires, à 20 francs.

— Un Comité s'est formé en Grèce, sous la présidence de M. Tsaldaris, Ex-Ministre de l'Intérieur, pour fêter le 14 Septembre, à Zante, le centenaire du grand poète Nicolas Hugo Foscolo, né à l'île de Zante en 1827.

— Les archéologues suédois qui font actuellement des fouilles à Tyrinthe (Grèce), ont découvert à la place dite « Dentre » trois tombes à coupole de l'époque mycénienne. Ces tombes seront ouvertes par l'Inspecteur du Service des Antiquités, M. Berton.

— La 2ème Exposition Internationale de Salonique aura lieu du 18 Septembre au 7 Octobre prochain.

— En l'honneur du grand philhellène, le Général français Fabvier, le Gouvernement Hellénique a émis une série de 3 timbres-poste commémorant le centenaire de la prise de l'Acropole.

— La commémoration de la bataille navale de Lepante a été célébrée en Grèce, en présence de trois croiseurs espagnols et de la flotte hellénique.

— M. Edward Capps, représentant l'Ecole Américaine d'Archéologie, a été autorisé par le Gouvernement Hellénique à faire des fouilles à l'ancienne Agora, aux pieds de l'Acropole.

— Les amis de Georges Stratighis se préparent à fêter le cinquantenaire du poète. Une souscription a été ouverte pour l'érection de sa statue au Pirée.

— Le Gouvernement Hellénique a accordé à M. Angelo Sikélianos le privilège de donner, tous les deux ans, des fêtes à Delphes.

— Mme Eva Sikélianos partira le 10 Septembre pour l'Amérique, en tournée. Elle y donnera des conférences expliquant la valeur des fêtes de Delphes.

— La première partie des travaux pour l'amélioration du port du Pirée a été exécutée par une compagnie française et a été inaugurée en présence du Conseil des Ministres. Les grands bateaux peuvent à présent se rendre jusqu'au quai et débarquer leurs passagers.

— On se prépare à célébrer solennellement le centenaire de la bataille navale de Navarin. Y participeront les flottes française et britannique. Des timbres commémoratifs seront émis à cette occasion.



S.E. Le Sénateur

ASLAN CATTUAI PACHA
qui représentera le Parle-
ment Egyptien au Congrès
International parlementaire
qui se tiendra au Brésil.

PROMOTION

Nous sommes particulièrement heureux d'annoncer à nos lecteurs que le distingué vice-Consul de Grèce au Caire, M. Basile Lappas, vient d'être promu par le Gouvernement Hellénique au grade de Secrétaire-Vice Consul de 1ère Classe auprès du même Consulat.

Cette promotion aussi juste que méritée, et pour laquelle nous félicitons cordialement notre ami M. Lappas, a fait la joie de tout le monde ici où le jeune fonctionnaire jouit de l'estime et de la sympathie générales.

LAURIERS

Nous sommes redevables à l'Agence Havas d'une bonne nouvelle : nos éminents concitoyens M. Bassard, juge français aux Tribunaux Mixtes du Caire et M. Gaudaire, Agent Général pour l'Egypte de la Cie des Messageries Maritimes viennent d'être nommés chevaliers de la Légion d'Honneur.

Jamais distinction ne fut plus juste ni plus méritée. C'est pourquoi tous les amis — et ils sont légion — des deux nouveaux chevaliers se réjouissent aujourd'hui. « La Semaine Egyptienne » qui estime à sa juste valeur l'œuvre hautement humanitaire et méritoire de MM. Bassard et Gaudaire, leur adresse à cette heureuse occasion ses plus sincères félicitations.

DISTINCTION

C'est avec un réel plaisir que nous avons appris que le Gouvernement de la République Française vient d'élever à la dignité d'Officier d'Académie notre excellent ami M. Bettino Conegliano, propriétaire du Théâtre Alhambra d'Alexandrie et impresario bien connu, pour les services rendus, durant des longues années et de façon tout à fait désintéressée, à l'art théâtral français.

Nous adressons à M. Bettino Conegliano nos plus sincères félicitations pour la flatteuse distinction dont il vient d'être l'objet.

SERVICE
HEBDOMADAIRE
PAR LES

PAQUEBOTS
DE
GRAND LUXE

DES
MESSAGERIES MARITIMES

"CHAMPOLLION" 17.000 tonnes
"MARIETTE PACHA" 17.000 tonnes
AVEC GARAGE SPÉCIAL POUR AUTOMOBILES

Au départ d'ALEXANDRIE :

Tous les SAMEDIS à 1 h. 30 p.m. pr. MARSEILLE et LONDRES.
Tous les LUNDIS ou MARDIS à 1.30 p.m. pr. BEYROUTH, SMYRNE,
CONSTANTINOPLE, LE PIRÉE, NAPLES, MARSEILLE.

Au départ de PORT-SAID :

Quatre fois par semaine pour MARSEILLE et LONDRES.
Tous les 15 jours, le MERCREDI à 1 h. p.m. pr. DJIBOUTI, COLOMBO,
SINGAPORE, SAIGON, SHANGHAI, KOBE, YOKOHAMA.

Tous les 15 jours, le MARDI à 1 h. p.m. pr. DJIBOUTI, MOMBASA,
ZANZIBAR, MADAGASCAR, La RÉUNION, MAURICE.

Tous les 29 jours, le MERCREDI à 1 h. p.m. via Aden, Colombo pour
l'AUSTRALIE.

Tous les 29 jours, le MARDI à 1 h. p.m. pour l'INDO-CHINE, via
Djibouti, Colombo, Singapore.

EGYPTE { Agence Générale : ALEXANDRIE, 1, rue Fouad 1er.
LE CAIRE, Tél. 392, Rue Kamel, près Sheppard's Hotel.

LES HOTELS D'EGYPTE

CAIRO

HOTEL SEMIRAMIS

Situation merveilleuse au bord du Nil.

HOTEL SHEPHEARD'S

Réputation mondiale.

CONTINENTAL SAVOY

Sur la Place de l'Opéra et en face
des Jardins de l'Ezbékiah.

MENA HOUSE

Au pied de la Grande Pyramide.
Cure idéale de repos. Golf. Tennis, Equitation.

HÉLOUAN-LES-BAINS

GRAND HOTEL HÉLOUAN

Bains sulfureux, Etablissement Thermal.

LUXOR

WINTER PALACE HOTEL

Sur le Nil, Parc merveilleux.

HOTEL LUXOR

Complètement reconstruit Confort moderne.

ASSOUAN

Climat idéal.

CATARACT HOTEL

Ravissante situation sur le Nil.

GRAND HOTEL

Prix modiques.

Annuaire du Royal Automobile Club

Nous venons de recevoir l'Annuaire, pour 1927, du
Royal Automobile Club d'Egypte.

Ce très beau volume, à part des nombreuses cartes
routières, contient des matières de tout premier ordre
et sort des Presses de l'Imprimerie J. Parladi, richement
relié.

Nous le devons à la louable initiative et à l'inlas-
sable activité de notre ami A. Comanos, Secrétaire
Général du R.A.C. d'Egypte.

Il s'agit là d'un livre d'une utilité aussi grande
qu'incontestable et dont tout automobiliste qui se res-
pecte devra se pourvoir au plus tôt.

LISEZ TOUS

CINÉMA D'ORIENT

La seule Revue Cinématographique
paraissant en Egypte

ON S'ABONNE A

ALEXANDRIE 8, RUE DÉBBANE

P.T. 25 par an.

VISITEZ LA GRÈCE

PAR LES BATEAUX DU SERVICE MARITIME ROUMAIN

Le 18 Septembre le plus
grand événement de la Saison

AU STADE D'ATHÈNES

Euripide: HECUBE

avec la grande tragédienne MARICA COTOPOULI et le concours de M.M. VEAKIS et GAVRILIDIS

Mise en Scène de M. PHOTOS POLITIS

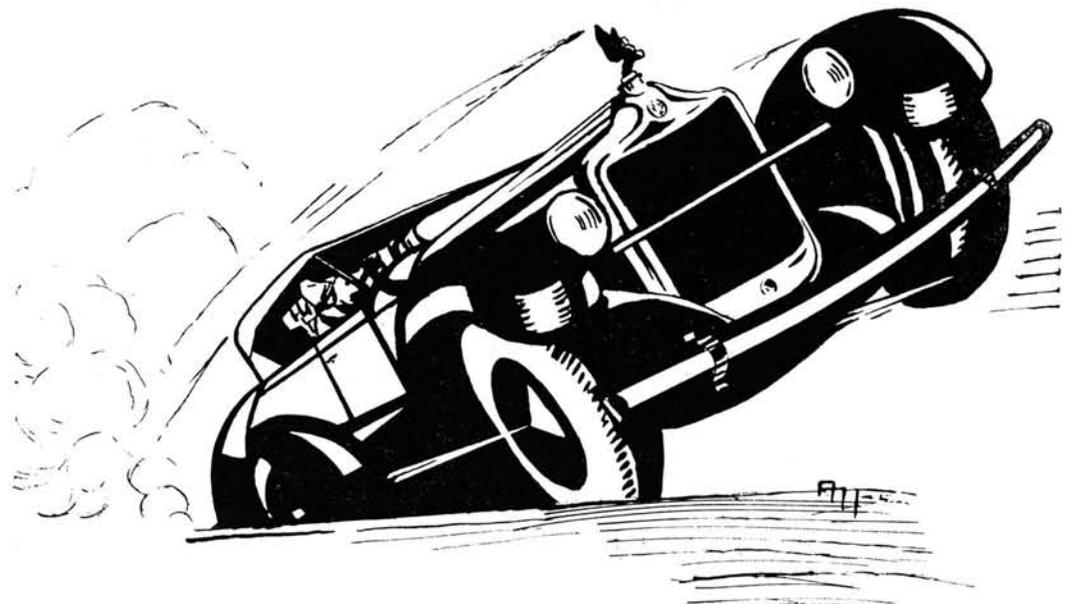
La MOON 6/60

12 CV - 6 Cylindres

possède une foule de qualités subtiles et impondérables qui, en toutes choses, distinguent l'élite du vulgaire.

Sa vitesse, son accélération, son freinage, son aptitude aux routes difficiles, sa consommation réduite en font la voiture de luxe la plus intéressante.

*Vous pouvez
la visiter
chez :*

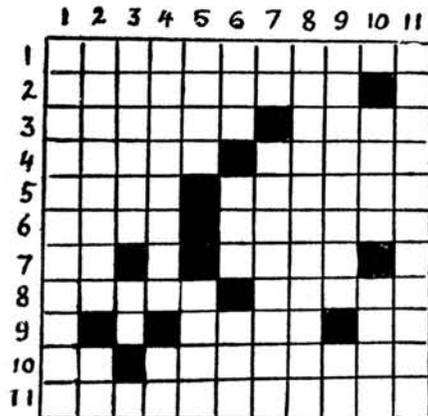


G. VALSAMIDIS, 18, Rue Soliman Pacha - Le Caire

NOS GRANDS CONCOURS DOTÉS DE PRIX

Mots croisés par M. Goldenberg

Horizontalement



Horizontalement

- 1 Chirurgien français
- 2 Arriverai à un résultat.
- 3 Cuir au four — ancien royaume
- 4 Famille ducale — genre de bignoniacées
- 5 Poème romantique — plante potagère
- 6 Quatre lettres de Ninnon — non fertile (sans la finale)
- 7 Pronom — les Grecs l'identifiaient avec hermès

- 8 Ancien nom d'un grand fleuve d'Europe — débarrasser une étoffe de corps étrangers
- 9 Déesse grecque (moins la finale) — deux consonnes
- 10 Note — cachée sous des apparences trompeuses
- 11 Salissions.

Verticalement

- 1 Sous-préfecture
- 2 Espèce de névrose (au pluriel) — pronom
- 3 Donnée — pronom
- 4 Caractère de ce qui fait obstacles — deux consonnes
- 5 Auxiliaire — déesse grecque
- 6 Femme biblique — trois consonnes — trois lettres de Gygès
- 7 Métal — nom d'une illustre famille de Rome
- 8 Souverain français suivi de lettres qui indiquent en chiffres romains son numéro d'ordre
- 9 Publiciste italien (se termine par deux consonnes différentes suivant les éditions) — 2 lettres de sot
- 10 Prêtre italien — anagramme de urne
- 11 Fimes une large coupure.

NOS PRIMES.

- 1er Prix. — Un abonnement d'un an à « La Semaine Egyptienne ».
- 2ème Prix. — Un Extrait «Origan», des Etablissements Aug. Bermond de Nice.
- 3ème Prix. — Un portefeuille en cuir.
- 4ème Prix. — Un abonnement de six mois à «La Semaine Egyptienne»
- 5ème Prix. — Une jolie boîte de papier à lettres.
- 6ème Prix. — Une boîte de 12 crayons couleurs.
- 7ème Prix. — Une douz. de bouteilles de bière Crown ou Pyramides.
- 8ème Prix. — Un album pour autographes.
- 9ème Prix. — Un encrier.
- 10ème Prix. — Un album pour photos.

LES SOLUTIONS DOIVENT NOUS PARVENIR AVANT LE 25 SEPTEMBRE 1927 ACCOMPAGNEES DU BON CI-CONTRE ELLES SERONT PUBLIEES DANS NOTRE NUMERO DE SEPTEMBRE 1927.

SOLUTION DU PRECEDENT CONCOURS.

Horizontalement.

1. cape—torse— 2. sahel—idie
3. ut—seinette— 4. infâme—re—p-
5. florin—or— 6. S—ro—abruti.
7. de—i—ro—es— 8. sarisses.
9. et—saunerie— 10. Neper—N—ils.
11. E—iode—soit.

Verticalement.

1. suifs—sené— 2. catnl—date— 3. ah—forer—pi-
4. Pésaro—Iséo— 5. élémi—sard— 6. léna—su—E.
7. tin—brenn— 8. Oder—rose— 9. rite—U—rio.
10. set—ote—Ili— 11. E—épris—est.

Les gagnants du Concours

- 1er prix: Mme L. Sakellari. Rue Amir el Bahr, Alex.
- 2ème » Mlle J. Nicolaidis. Tantah.
- 3ème » Mr. Max Steinauer. B.P. No. 429. Le Caire.
- 4ème » Mlle Pépi Haggi Basilio. 126, Rue Canal El Farha. Alexandrie
- 5ème » Mlle Hélène Sintès. Moharrem Bey, Alex.
- 6ème » Mr. C. Poniropoulos. Port Said.
- 7ème » Mr. Duca Caroffalo. Minieh.
- 8ème » Mr. Joseph Caralli. 3, Rue El Manakh, Le Caire.
- 9ème » Mr. Armand Soriano. B.P. No. 1107. Le Caire.
- 10ème » Mme H. Sciama. Rue Chawarbi. Le Caire.

Plus de 400 réponses erronées nous sont parvenues. Pour encourager les concurrents nous donnons cette fois-ci un problème beaucoup plus facile à résoudre et qui ne manquera certes pas de susciter l'intérêt de nos lecteurs et abonnés.



ENQUÊTE SUR LE CINÉMA

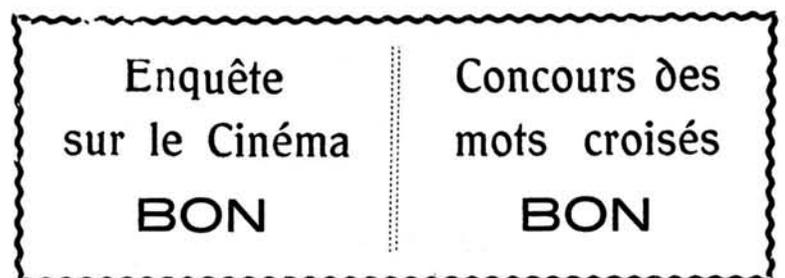
Est-ce un art ?

Est-ce une industrie ?

LES REPONSES DOIVENT NOUS PARVENIR JUSQU'A LA FIN SEPTEMBRE ACCOMPAGNEES DU BON CI-BAS:

LES MEILLEURES REPONSES SERONT PUBLIEES DANS « LA SEMAINE EGYPTIENNE »

- 1er Prix. — Walt Whitman: CALAMUS (Edition du Sablier de Genève, sur vélin anglais, numérotée, No. 61).
- 2ème Prix. — Georges Duhamel: LAPOINTE et ROPITEAU (édition du Sablier de Genève, numérotée, No. 363).
- 3ème Prix. — Luc Durtain: FACE A FACE (édition de luxe, sur vergé d'Arches, exemplaire No. XXXV).
- 4ème Prix. — Stéphane Mallarmé: VERS DE CIRCONSTANCE (édition originale de la Nouvelle Revue Française, exemplaire No. 148).



Les Primes sont exposées à la Librairie d'Art 23, Rue Kasr-el-Nil, Le Caire

Les mots les plus heureux au monde

UNE devise ne devient universellement populaire que si elle rappelle des plaisirs vécus. "Conduisez une ESSEX *Super-Six*" sont les quatre mots les plus heureux formant une devise populaire parce que aucune autre voiture ne procure autant de plaisir à conduire.

POUR des milliers d'amateurs expérimentés l'ESSEX *Super-Six* est la réalisation de leur idéal. L'ESSEX *Super-Six* est devenue l'automobile la plus populaire au monde à cause de ses qualités.

NOUS vous invitons à faire connaissance avec la voiture la plus parfaite. Des milliers de voix amies parlent de cette voiture si bon marché et qui rivalise pourtant avec les meilleures voitures jamais construites.

LORSQUE vous aurez essayé une ESSEX *Super-Six* vous saisirez tout le sens des mots les plus heureux :

"Conduisez une ESSEX *Super-Six*".



Agents Généraux
pour l'Égypte, Soudan, Hedjaz :
**Y. DRENTZ - MARCARIAN
& Co.**

11, Rue Soliman-Pacha
Téléphone 57-41 }
13-67 } Boustan

LE CAIRE

A ALEXANDRIE
FOUAD HABIB
32, Rue Fouad 1er. — Tél. 56-08

ESSEX *Super-Six*